



HAL
open science

**“ Parler de nos vies avec nos propres mots ” : quand les
Khantys, les Nénètses et les Mansis de la Sibérie
(sub)arctique parlent de leur langue**

Dominique Samson

► **To cite this version:**

Dominique Samson. “ Parler de nos vies avec nos propres mots ” : quand les Khantys, les Nénètses et les Mansis de la Sibérie (sub)arctique parlent de leur langue. *Slovo*, 2022, 52, pp. 221-268. hal-04101371

HAL Id: hal-04101371

<https://hal.science/hal-04101371>

Submitted on 19 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Parler de nos vies avec nos propres mots » :

quand les Khantys, les Nénètses et les Mansis de la Sibérie (sub)arctique parlent de leur langue

Dominique Samson Normand de Chambourg
Inalco

À A. H. et B. H. ¹

Les Khanty ne parlent pas de « langue maternelle », mais de « la langue qui a ouvert sa bouche » (*Уһӧӧ пуһшум ясӧу*). Ce peuple semi-nomade de la Sibérie subarctique, qui vit traditionnellement dans les forêts bordant l'Ob sacré et ses affluents, compte désormais de moins en moins de locuteurs, soit 36 % de la communauté, selon le dernier recensement de 2010. Les Khanty ne font guère exception, puisque parmi les quarante peuples autochtones minoritaires du Nord reconnus en 2000 par la fédération de Russie, comme vivant sur son territoire ², une vingtaine seulement de langues, dont le khanty, le nénétsé et le mansi, fait l'objet de manuels scolaires ³ et douze sont déjà très menacées. Sur le terrain, les porteurs de la tradition orale capables de conter ou de chanter en plusieurs langues locales, comme ceux rencontrés par les folkloristes hongrois et finnois jusqu'à la fin du xix^e et au début du xx^e siècle, sont entrés dans la légende⁴. Bien que la réalité soit complexe et variable suivant les aires étudiées ⁵, il est souvent possible d'identifier d'emblée trois lignes de force : des aînés qui jouent de leur langue ou du russe au gré des circonstances, une jeunesse qui vit en russe et une génération intermédiaire, qui s'abîme ou se bat.

¹ Pour des raisons d'ordre éthique, l'auteur a préféré anonymiser ses informateurs. Cet article a été écrit dans le cadre du *Tomsk State University Competitiveness Improvement Program*. L'auteur tient à remercier les éditrices de ce volume de leur confiance, ainsi que les évaluateurs pour leur relecture attentive. Il exprime également toute sa reconnaissance aux Khantys, Nénétses et Mansis de la Sibérie (sub)arctique qui ont partagé leur savoir comme leur mémoire, avec lui, au fil de ces dernières décennies.

² 41 peuples avec la reconnaissance à venir des Aïnous (Boclé-Reznikoff, 2018).

³ Funk & Novikova, 2012, p. 51-61, Vaxtin, 2016, Aref'ev, 2019.

⁴ Voir Kerezsi, 2010, p. 268-294, *Mansijskie « pesni o sud'be »*, 2013, Lambert, 2009, p. 63-87.

⁵ Viaut & Moskvitcheva, 2014.

Les travaux sur l'interactionnisme symbolique rappellent combien l'identité n'est pas innée, mais se construit dans les pratiques sociales et les échanges⁶, voire dans leur évitement ou leur refus⁷. Ces mécanismes d'interaction maintiennent ou déplacent alors les frontières collectives et individuelles, créent de nouvelles dynamiques face aux changements dramatiques, telles que, par exemple, les répressions du pouvoir soviétique⁸ ou l'irruption du Goulag dans l'espace autochtone⁹. Dans un contexte d'échange inégal, voire colonial, lorsqu'une culture dominante vient à instrumentaliser la langue pour exprimer son pouvoir souvent stratégique ou économique et émanciper les esprits, elle est prompte à imposer l'unification linguistique à une population hétérogène à travers l'administration, l'école, etc., comme un droit de vie ou de mort sociale. Face à cet expansionnisme linguistique qui confine ou aliène la langue locale jusqu'à la priver de certaines de ses fonctions, voire la chasse, l'individu apparaît ainsi menacé dans son intimité, dans ce lien affectif qui l'inscrit dans une aire culturelle donnée. Le 10 septembre 2019, en réponse à une loi fédérale de 2018 qui rendait la langue de sa république facultative, l'universitaire oudmourte Albert Razine ne s'est-il pas immolé par le feu devant un bâtiment officiel d'Ijevsk, ne laissant derrière lui qu'un poème fantôme du poète avar Gamzatov : « Si ma langue disparaît demain, je suis prêt à mourir aujourd'hui » ?

Quant au colonisateur-civilisateur, tout à son oeuvre de démiurge faisant jaillir les lumières de supposées ténèbres, il écrit l'histoire dans la langue qu'il contrôle, exprimant ainsi le rapport de force qu'il a établi et dont cette langue devient le lieu. Ce faisant, il met surtout en lumière la mission dont il se croit investi et, dans les faits, crée des zones d'ombre¹⁰. Car le plus souvent, après avoir réduit la langue locale à quelque exotisme radical, temps révolu ou oralité de contes et légendes inoffensifs, il est facile de réifier l'Autre, de l'effacer bientôt par une assimilation « salutaire » ou une marginalisation funeste. En appliquant sa vision du monde sur l'Autre, le colonisateur-civilisateur ne voit pas celui-ci : pire, il le rend invisible, voire étranger à lui-même. Aussi l'histoire devient-elle univoque, qui se confond avec le seul discours de la langue-État, de la langue divine, de la langue scientifique, face à une langue bientôt déshumanisée : dans le cas sibérien, des instituteurs russes ne m'ont-ils pas dit d'élèves autochtones ne parlant pas encore russe qu'« ils ne parlaient pas »¹¹ ?

En effet, l'afflux de colons russes au-delà de l'Oural, depuis la conquête du xvi^e siècle et la mission « civilisatrice », n'a cessé de marginaliser les communautés sur leur propre territoire, d'œuvrer à la russification, puis à la soviétisation de l'espace physique et humain. Si tout acte langagier est identitaire, il est aussi un mode d'action sur l'Autre. Le contact avec l'altérité actualise, renforce ou altère la conscience de soi. Le démiurge russe s'est approprié la Sibérie en nommant ou renommant les lieux, les peuples et les êtres, fragilisant ainsi le lien invisible entre des lignées et leur territoire¹². Une dynamique linguistique qui sera renforcée par des politiques de fermeture de

⁶ Le Breton, 2016.

⁷ Early & Ang, 2003.

⁸ Perevalova, 2016, p. 131-146.

⁹ Mandelstam Balzer, 2015, p. 99-113, Ulturgasheva, 2017, p. 26-45.

¹⁰ Samson Normand de Chambourg, 2007-2008, p. 119-195.

¹¹ Voir aussi Ljarskaja, 2006, p. 245-246, Xelimskij, 2000, p. 247, Lapsui & Lehmuskallio, 2009, Vaxtin, 2011.

¹² Il convient de penser, par exemple, à la première rentrée à l'école-internat soviétique qui a constitué, jusqu'à récemment, un véritable « rituel d'État » : l'enfant est dévêtu, sa chevelure, rasée, son corps lavé, puis

villages déclarés « sans perspective » au profit de « villages nationaux », puis par l'extractivisme croissant. Ainsi, nombre d'habitants des toundras ou des taïgas ont-ils fini par développer bon gré mal gré deux vies parallèles, deux sphères sociales vécues dans la langue propre aux deux cultures en interaction ou en concurrence : le russe comme expression du pouvoir, de l'Autre, de la vraie Foi, de la culture et de l'éducation, et la/les langues autochtones, comme celle(s) de l'intimité, du cercle familial et de l'univers « traditionnel », voire de la honte ¹³.

Dans la liesse patriotique, morale et spirituelle qui pavoise la Russie des années 2000, nombre de chercheurs russes opposent à ce qu'ils appellent l'anéantissement du patrimoine culturel des autochtones d'Amérique et leur extermination physique par les Européens, l'incorporation de la Sibérie « où tout est allé autrement : la population autochtone, grâce aux contacts avec les Russes, a acquis des techniques modernes de travail et obtenu l'écriture » ¹⁴. Une bonne connaissance des sources, des statistiques et du terrain suffit pourtant à relativiser ce type d'assertions ; d'ailleurs, la succession de « plans de sauvetage » – de la Charte Speranski (1822) au Plan de développement durable appliqué aux peuples autochtones minoritaires du Nord, de Sibérie et de l'Extrême-Orient (2010-2025), deux siècles plus tard – illustre *ipso facto* combien les bienfaits réels ou supposés d'un civilisateur en terre autochtone ont souvent menacé, plus subtilement encore que les conditions prétendues « extrêmes », les communautés qu'ils prétendaient sauver. Les langues du Nord témoignent aussi de cette expérience contrastée, même si elles ne sont pas mentionnées dans le Plan d'action du gouvernement de la fédération de Russie jusqu'en 2024 ¹⁵.

rhabillé à la russe et souvent avec un prénom russe. Un « baptême rouge » qui marquait la naissance à une vie nouvelle.

¹³ Samson Normand de Chambourg, 2019b, p. 60.

¹⁴ Krejdun, 2008, p. 29-30. Dans le même esprit, la délégation russe au Forum de l'ONU pour les questions autochtones, s'est félicité en 2018 par contraste avec toutes les autres délégations, de ce que « ses » autochtones nageaient dans une mer de bonheur, faisant remercier par un éleveur de rennes les compagnies pétrolières de leur travail sur les territoires claniques traditionnels.

¹⁵ Dans ce document en date du 29 septembre 2018, parmi les grandes lignes du plan, le point 5.2 consacré à la politique « nationale » stipule que tous « les efforts porteront sur le soutien des peuples autochtones minoritaires du Nord, de la Sibérie et d'Extrême-Orient, y compris la préservation et la protection de leur habitat immémorial et de leur mode de vie traditionnel ainsi que l'amélioration de leur qualité de vie » : Gouvernement de la fédération de Russie, <https://bazanpa.ru/pravitelstvo-rf-osnovnye-napravleniia-ot29092018-h4174759/razdel2/5/5.2/> (consulté le 15/06/2020).

Entre l'analyse de l'héritage soviétique pour expliquer la situation actuelle, puis l'étude de quelques-unes des stratégies des autorités et des autochtones, destinées à l'inverser, quelle est la place des langues autochtones au début du XXI^e siècle ?

« Le présent serait plein de tous les avènements... »

Malgré les difficultés dramatiques des années 1990, cette période a aussi signifié une forme de reconnaissance des peuples autochtones minoritaires par l'État russe, y compris dans le domaine linguistique¹⁷. Mais faute peut-être d'un équilibre réel entre la dynamique des deux décennies internationales des peuples autochtones proclamées par l'ONU (1995-2004 ; 2004-2014) et les enjeux économiques et stratégiques du Nord, la fédération de Russie a fini par adopter, le 4 février 2009, le principe de développement durable des peuples minoritaires du Nord, de la Sibérie et de l'Extrême-Orient ainsi que l'élaboration d'un plan pour son application¹⁸. En effet, les statistiques étaient alarmantes : l'espérance de vie des hommes khantys avait chuté à 45 ans dans le XMAO par exemple, ailleurs la mortalité infantile et le chômage étaient presque le double (1,8 et 1,5) de la moyenne fédérale, etc. Les langues n'étaient que le reflet de cette apocalypse du Nord :

TABLEAU 2

Locuteurs dans le district autonome des Khanty-Mansi.

¹⁶ Ce tableau ne rend compte que des Samoyèdes, mais le recensement fait aussi état des Iourak (2 101 locuteurs sur 2 104 Iourak), nom sous lequel certaines sources de l'époque désignaient parfois les groupes les plus orientaux. Source : *Recensement de la population russe de 1926*, t. 9, p. 34-51.

¹⁷ Parmi les principaux textes législatifs qui fondent et régissent la politique linguistique à l'égard des langues minoritaires du Nord, il convient de mentionner la Constitution de la fédération de Russie (1993), dont l'article 69, alinéa 3, affirme la garantie des droits de tous ces peuples à la préservation de leur langue maternelle et à la création des conditions pour leur étude et leur développement ; la Constitution des sujets de la fédération de Russie ; la loi sur l'éducation (1992 ; 1996 ; 2002) qui a élargi le nombre de sujets ayant droit et capacité à ses intérêts et ses buts en matière d'éducation, postule la défense des langues et cultures des nationalités par l'école ; la loi sur les langues des peuples de la république socialiste fédérative soviétique de Russie (1991 ; 1998) qui reconnaît l'égalité des langues de tous les peuples, garantit la protection de l'État ainsi que le droit pour les sujets de la Fédération de décider en propre du statut juridique des langues des peuples vivant sur leur territoire et des mesures de soutien à adopter ; la loi « De la garantie des droits des peuples autochtones minoritaires de la fédération de Russie », etc.

¹⁸ L'échéancier établi prévoyait une première étape (2010-2011) pour mettre en place des mesures urgentes à la lumière des chiffres du recensement de 2010, notamment une série de lois et de financements destinés à perfectionner et à soutenir le développement socio-économique des peuples minoritaires. Une deuxième étape (2012-2015) visait au renforcement des mesures précédentes et à la formation de cadres nationaux. Une troisième étape (2016-2025) se donne pour but, au vu des mécanismes « efficaces » qui auraient ainsi été mis en place, de ramener les indices de qualité de vie des peuples minoritaires à ceux de la moyenne fédérale.

C'est précisément à Khanty-Mansiïsk, les 21 et 22 mars, que la Russie a inauguré « 2019, année internationale des langues autochtones » proclamée par l'ONU, lors d'un forum international qui a réuni plus de 500 participants du monde entier. Mais déjà à l'échelle fédérale, l'année précédente, un Fonds de préservation et d'étude des langues maternelles avait été créé afin de sensibiliser la société russe à la disparition de ce « bien national et de cet héritage historique et culturel de l'État russe »¹⁹ et d'œuvrer à l'élaboration de nouveaux manuels, à la formation d'enseignants, ainsi qu'au développement de concepts innovants d'apprentissage et d'enseignement de toutes les langues de la Fédération, grâce aux technologies nouvelles. Si nombre de programmes et de budgets sont officiellement affectés au maintien de la diversité linguistique face à la globalisation croissante²⁰, le Fonds a déjà connu quelques autres destinataires²¹. Par ailleurs, le sujet est sensible, puisqu'un certain nombre d'observateurs ou d'institutions extérieurs nuancent le *satisfecit* russe, comme le Conseil de l'Europe, dont le comité consultatif de la Convention-cadre pour la protection des minorités nationales déplore, dans son rapport de 2018 sur la fédération de Russie, que « ces dernières années, un accent important ait été mis sur la langue et la culture russes, tandis que les langues minoritaires apparaissent marginalisées²² ».

À l'échelle locale, la direction du département de l'Éducation et de la Politique de la jeunesse du district des Khanty-Mansi-Iougra déclare étudier désormais la possibilité que certaines matières, comme l'éducation physique, puissent se faire dans les langues des peuples éponymes du district et que soit créée une nouvelle matière facultative consacrée à la culture et au mode de vie des peuples autochtones du Nord. Il est révélateur que, jusqu'à très récemment, beaucoup de manuels, au tirage très limité de surcroît, aient été simplement réédités, sans rompre vraiment avec leur contenu soviétique, sans s'adapter à des enfants qui, aujourd'hui, ne sont souvent plus des locuteurs. Dans leur politique linguistique, les autorités régionales s'appuient sur le travail de l'Institut ob-ougrien de recherche appliquée de Khanty-Mansiïsk fondé par la linguiste khanty Evdokia Niomysova (1936) en 1991. Ainsi, dans les 29 écoles du district où sont étudiées les langues autochtones comme une matière facultative, circulent des manuels de mansi pour les quatre premières classes (2018), pour les classes suivantes (2019) établis par les collaborateurs de l'Institut ; ils préparent aussi un dictionnaire mansi-russe avec un support audio ainsi que des livres de lecture²³. De même, depuis 2015, ce partenariat a permis l'organisation, à l'occasion de la Journée internationale de la langue maternelle, d'une dictée en khanty, mansi et nénése des

¹⁹ À propos de cet oukase présidentiel n°611 sur la création du Fonds de préservation et d'étude des langues maternelles des peuples de la fédération de Russie, voir Kremlin, <http://www.kremlin.ru/events/president/news/58914> (consulté le 15/06/2020).

²⁰ La fédération de Russie reconnaît officiellement sur son territoire 193 nationalités, 277 langues et dialectes parlés. En ce qui concerne le système éducatif, le discours officiel fait état de 100 langues représentées à un degré ou à un autre, de 24 langues dans lesquelles sont dispensés des cours et de 81 qui peuvent être choisies comme autant d'options. L'atlas des langues du monde en voie de disparition, paru en 2010 sous l'égide de l'Unesco, estime à 139 le nombre de langues menacées en Russie : 19 sont fragilisées, 40 sont en danger (dont 17 sont sans écriture), 28 sont en très grand danger (dont 4 sans écriture), 27 sont sur le point de disparaître (dont 10 sans écriture) et 14 sont en train de mourir (dont 5 sans écriture).

²¹ En avril 2021, au moins deux responsables du Fonds sont déjà soupçonnés d'avoir détourné une partie de l'argent et auraient été arrêtés.

²² Conseil de l'Europe, <https://www.ecoi.net/en/document/2002328.html> (consulté le 19/01/2021).

²³ Entretien avec T. , 2017.

forêts : le texte de 200 mots d'un auteur autochtone, rédigé dans six dialectes khantys (du Chouryckar, du Kazym, du Prioural, de l'Ob moyen, de Sourgout et du Vakh), deux dialectes mansis (de la Sosva et de la Lozva supérieure) et deux parlers (de l'Agan et du Noumto) du dialecte des forêts du nénètse, doit renforcer l'envie d'étudier les langues et permettre aux participants d'évaluer leur connaissance de la langue. L'édition 2020 a réuni près de 710 personnes dans 47 endroits différents, y compris à l'étranger (Allemagne et Hongrie), autour d'un extrait du *Silencieux* de la Nénètse des toundras, Anna Nerkaoui²⁴.

En 2015, sur les 300 premiers participants, seuls 10 avaient démontré une parfaite connaissance de leur langue. Mais quelles langues s'agit-il de populariser ainsi ?

« ... si le passé n'y projetait déjà une histoire »²⁵

Pour beaucoup d'autochtones, le premier contact avec le pouvoir bolchévique a été la guerre civile et le second, la soviétisation. Dans la culture khanty, le rouge (*вурты*) est « traditionnellement » associé à l'angoisse, au sang, au malheur. La langue du Tsar rouge interdit et prend. Sans retour. Les troupeaux comme les humains²⁶. Et même les langues. Elles disparaissent dans la Grande Terre (la Russie) et reviennent métamorphosées. Comme pétrifiées dans des slogans et des alphabets, elles charrient de nouveaux mots et de nouvelles réalités dont se souvient encore la linguiste khanty Evdokia Niomysova :

Il me revient un mot de mon enfance absolument terrifiant : « prison ». Jusqu'à aujourd'hui, ce mot me fait trembler ! Je n'ai su que récemment qu'ils [des prisonniers] avaient été emmenés très loin et emprisonnés. Nous ne pouvions parler de cela qu'en chuchotant. La prison ? Un bâtiment obscur où les gens demeuraient assis, sans rien à faire. Les gens étaient punis, battus ; ils étaient détenus dans des conditions inhumaines. J'imagine que c'est quelque chose comme ça, une prison²⁷.

Ainsi le droit coutumier fondé sur la réparation avait été aboli au profit d'un système punitif et le mode de vie traditionnel, relégué au musée ou *ўuc нурмăcăm măўты хом* (litt. « vieilles choses /qui contient /maison »).

Malgré l'exaltant chantier lancé dans les années 1920 par le pouvoir soviétique pour rompre avec la linguistique missionnaire²⁸ et doter des sociétés autochtones qu'il jugeait « arriérées » d'un alphabet et d'une langue littéraire normée, peut-on ignorer qu'au fil des recensements, les statistiques officielles n'ont cessé de montrer le recul de

²⁴ Tiprez, 2017.

²⁵ Gide, 1972, p. 24.

²⁶ En khanty par exemple, les humains sont métamorphosés en « Petits rouges » (les pionniers et komsomols) et en « Grands rouges » (les bolcheviks et communistes).

²⁷ Erdélyi, 2004.

²⁸ Zwartjes & Hovdhaugen, 2004.

langues qui devaient célébrer le bon génie russe ? À titre d'exemple, lors du premier recensement de l'Empire russe de 1897, 98 % des Ostiak déclaraient l'ostiak comme langue maternelle ; en 1989, à la veille de la fin de l'Union soviétique, le chiffre était tombé à 65 % (à 35 % pour le mansi), tandis que le nombre de ceux qui déclaraient le russe comme langue maternelle augmentait régulièrement. D'autant plus qu'à partir de 1937 notamment, les langues autochtones ne sont plus écrites en caractères latins, mais doivent passer au cyrillique et l'année suivante, un arrêté du 13 mars du comité central du Parti et du gouvernement de l'URSS rend obligatoire l'enseignement du russe dans les écoles du primaire et du secondaire. Mais au-delà de cette stratégie d'homogénéisation, ce sont les fonctions vitales du khanty, du nénétsé et du mansi, qui ont été profondément altérées.

FIGURE 2

Manuel de nénétsé des toundras avant le passage au cyrillique.
Abécédaire de P.E. Xatanzeev (1955), Terre de l'Espérance, Iamal
© Dominique Samson Normand de Chambourg, 2013.

En premier lieu, leur organisation du monde a été mise à mal, déniée ou combattue. Il convient de rappeler que le chantier linguistique volontariste de l'époque ne correspond pas à l'évolution interne de sociétés locales, mais à un phénomène extérieur, imposé de surcroît et faussé par l'idéologie : en donnant l'écriture aux langues vernaculaires, le pouvoir leur confisque la parole ; d'ailleurs, la Constitution de 1924 stipule la nécessité de journaux en langues « nationales »... pour relayer les décrets du pouvoir central. Normer la langue, n'est-ce pas aussi contrôler le discours ? Dans cette police des mots, l'ancien est honni, le nouveau, radieux ; dans les manuels scolaires, la langue tait désormais la *Weltanschauung* des éleveurs de rennes et des chasseurs-pêcheurs de Sibérie pour célébrer la « Nouvelle Vie », selon le slogan de l'époque, et les meilleurs amis du peuple que sont Lénine et l'Armée rouge. Au lexique des rituels et aux mots tabous qui structuraient l'espace et les relations humain-nature, humain-humain, est substitué un nouvel ordre des choses ; les contes sexuels, scatologiques ou incestueux, faute d'être policés, sont relégués dans les archives. Comment l'expérience sensible d'une vibration qui émane du corps et se répand dans l'espace, agissant sur lui et les êtres (chez les Khantys de l'Est par exemple, on ne peut se disputer près des *kivri*²⁹, car tous ceux qui boiraient ensuite de cette eau finiraient par se quereller), peut-elle être enfermée dans des exercices et des listes de vocabulaire ? Le bon usage de la langue est empreint de la pensée chamanique. En imposant des langues normées, le pouvoir impose ainsi sa pensée et achève de démembrer les sociétés du Nord : après avoir sacrifié physiquement les « élites » économiques (les « riches » éleveurs de rennes) et spirituelles (les chamanes) au nom de la lutte des classes, il prélève une élite intellectuelle bientôt formée à l'école du Parti et à l'Institut des peuples du Nord de Leningrad, jusqu'à rester silencieuse sur la féroce répression qui frappa ceux à qui étaient destinés les abécédaires et les manuels qu'elle élaborait³⁰.

En second lieu, leur communication a été assujettie à une brusque mainmise ; la langue normée devient un champ scientifique de spécialistes, réels ou supposés. Certes

²⁹ Sources, points d'eau.

³⁰ Samson Normand de Chambourg, 2007-2008, p. 119-195.

une langue littéraire en fait l'égal des « grandes » langues, mais une partie des locuteurs ne s'est pas reconnue dans cette absence d'interactions avec le monde, cette présence de règles à apprendre et appliquer consciencieusement. La parole écrite est bavarde, ignore les silences, l'expression indirecte, l'éthique, les termes d'adresse, jusqu'aux euphémismes qui désignent l'ours, le loup ou même les maladies. Décontextualisée – en écho à la culture folklorisée, « nationale de forme, socialiste de fond » – la langue devient moins le fait d'une personne qui communique que d'une institution (l'État et son système éducatif) qui la fige, se veut l'artisan d'une vérité, en fait son champ d'action. C'est peut-être pourquoi la langue littéraire a bientôt chanté la victoire du Guide Suprême, tandis que la langue de chaque toundra et de chaque taïga s'est le plus souvent tue sur la guerre gagnée par les grands-pères, les pères, les maris et les fils rentrés mutilés, ivrognes ou perdus. La langue littéraire énumère les grands noms de la littérature, mais ignore tout des premiers professeurs de littérature que sont les aînés, comme la grand-mère Nengui du Nénètse des forêts D. S. (1948-2013), le vieil A., le parrain du Khanty de l'Est Eremeï Aïpine (1948) ou L., le père de la Nénètse des toundras Anna Nerkaoui (1951). À langue nouvelle, contenu nouveau. La langue de l'école était la clef qui devait vous ouvrir le monde, mais vous fermait insensiblement, d'année en année, l'entrée de votre propre civilisation.

FIGURE 3

V. I., élève khanty, avec la poupée « russe » habillée par sa grand-mère
© village de Korliki, archives de Lukina, TGU

Sur le terrain, il m'est souvent arrivé de vérifier l'hypothèse d'une « langue morte » à ses locuteurs ou d'une langue « de classe », en demandant à des Nénètses, des Khantys ou des Mansis de lire des textes dans la langue littéraire. Le passage à l'écrit pose problème : ce ne sont pas les mots des locuteurs, comme l'a illustré à l'été 2013 un entretien que j'ai filmé avec H. A. (1961), locutrice de nénétses des toundras de Iamal et fille de B. V., éleveur de rennes et grand interprète des chants épiques. O. T., qui vit et travaille en nénétses, collecte et enregistre le répertoire chanté des siens, mais aussi collabore à la traduction de la Bible dans sa langue, est restée interdite devant l'exercice : « C'est de la langue littéraire !? C'est l'horreur. Je ne sais pas. Il faut lire comme c'est écrit ? Chez moi, on ne parle pas comme ça »³¹.

Ce même aspect artificiel de la langue littéraire enseignée à l'école et diffusée dans les médias officiels, déconnectée d'une culture vivante, a été violemment éprouvé par F. O. (1951). Née à Iouilsk dans le *raïon*³² de Beriozovo d'un père khanty, M S., et d'une mère sibiriak de Tobolsk, elle se définit comme khanty. Son enfance est liée en grande partie à sa grand-mère paternelle, G. S., avec qui elle passait tous ses étés dans la forêt, et à l'imaginaire khanty. Dans cet extrait de son récit de vie collecté en 2017, on peut mesurer l'importance de la langue pour les locuteurs, au sein d'une culture dominante. Non pas de la langue littéraire institutionnelle, mais de l'oralité vivante transmise :

³¹ Entretien avec H. A., 2013.

³² Unité administrative.

Le khanty est la langue dans laquelle j'ai commencé à percevoir et appréhender le monde. Ma langue, ma mémoire sont peuplées jusqu'à aujourd'hui des miens, de mes amis d'enfance, de mes animaux familiers, de mon village de Iouilsk, de ma forêt. Tout ce que j'ai est là. C'est à travers cette langue que j'ai commencé à me socialiser. C'est à travers cette langue, par les contes et les récits de ma grand-mère, que j'ai appris à comprendre et bien exprimer mes sentiments, mes émotions. Et c'est aujourd'hui ce qui me semble le plus important dans ma langue.

Un jour, à l'âge adulte, alors que le russe prédominait partout, j'ai soudain pris conscience, compris que le russe ne me permettait pas de ressentir plus pleinement et plus profondément mon univers intérieur. Il m'a brusquement semblé que je n'étais humaine qu'en apparence – une sorte de zombie –, que rien ne me traversait, que mes sentiments avaient cessé de fonctionner. Si tu te souviens, j'ai enseigné la physique et les mathématiques, où le khanty est totalement absent.

Alors je suis retournée à la littérature orale. Trente ans déjà s'étaient écoulés et pourtant je n'avais ressenti aucune perte, je n'y avais jamais réfléchi. Lorsque je me suis mise, après cette longue parenthèse linguistique, à écouter de vieux chants khantys, j'ai littéralement éclaté en sanglots : il me semblait que des scories, des écailles me quittaient. Il me semblait que j'avais été morte, mais que je ressuscitais. Ensuite, lorsque j'ai connu des moments pénibles, notamment lors d'une dépression, j'écoutais les chants des aînés, les dépositaires de notre langue, et cela m'apaisait.

Pour moi, le russe est évidemment nécessaire à la socialisation dans un monde plus vaste. Il signifie des phénomènes et des objets extérieurs, qui n'existent pas en khanty, et permet de s'adapter, à un autre niveau. Je peux exprimer mes pensées en russe. Mais il n'a pas les mots qui reflèteraient les forêts, les marais, les rivières et les lacs comme miens : *мувием, йингкием* ; cette langue « voit » tout différemment. *Мувием, йингкием* exprime déjà, que **la terre** est à la fois mienne et que je suis sienne, que les **eaux** sont à la fois miennes et que je suis leur, alors qu'en russe il faut l'expliquer.

[...] Moi-même j'écris dans une métalangue pour tenter de transmettre ce qu'il y a de khanty, avant tout pour ceux qui ont perdu la langue et ne peuvent pas toujours exprimer ce qui leur fait mal. Pour moi, écrire en russe, je te l'ai peut-être déjà dit, signifie adresser « une expérience khanty » quelque part depuis mon être et tenter de transmettre ce ressenti en russe³³.

Enfin, leur fonction de transmission a été entravée, leur médiation linguistique, limitée, par les campagnes de sédentarisation, l'apparition des écoles-internats, le complexe d'infériorité greffé par la culture dominante, le contrôle de la parole écrite par des administrations non autochtones et une *intelligentsia* formée par celles-ci. Ainsi se mettent en place les conditions d'une domination extérieure et urbaine sur des langues liées à un territoire et à des sociétés (semi)nomades. Le nénètse des toundras, par exemple, est un système de connaissances qui relie les mondes visible et invisible. Il porte la civilisation du renne, mais témoigne également de la présence humaine ancienne dans des espaces que la conquête industrielle préfère juger vides : chaque élément du relief, le moindre petit cours d'eau a un nom. Aussi loin que remontent ses souvenirs, le monde de N. V. (1944), Nénètse de Iamal, se composait du *tchoum* familial, de sa mère, des chiens, des rennes, des traîneaux et d'hôtes de passage. Dans ces neiges d'antan, la parole n'était pas écrite, mais assurait la cohésion de la communauté :

³³ Entretien avec F. O., 2017.

Ma mère, V. E., était mille fois plus intelligente, plus cultivée, plus éduquée que moi aujourd'hui, alors qu'elle se considérait comme illettrée. Jusqu'à la fin de sa vie, elle n'a pas appris à distinguer une lettre de l'autre. Pour le reste, elle était sans pareil pour vivre dans les conditions de la toundra polaire. Il lui fallait se rappeler et garder en mémoire les lieux dans lesquels elle évoluait au quotidien ; sa quête quotidienne de bois lui avait appris à distinguer les plantes les unes des autres, les comestibles et les curatives ; elle lisait dans le ciel et anticipait le temps qu'il ferait ; lorsqu'elle en avait besoin, elle lisait dans la lune pour prévoir comment serait l'année à venir ; elle savait poser des pièges à perdrix des neiges et à lièvres ; elle découpait des ornements complexes dans la peau de rennes et cousait parfaitement des vêtements d'été et d'hiver sans le moindre calcul. Pour le dire autrement, elle était l'un des êtres les plus érudits de sa toundra. Et tous ces savoirs inestimables, elle les a transmis à la génération suivante par notre langue maternelle³⁴.

Mais comment transmettre, face à un espace vital réduit à une peau de chagrin ? D'abord, parce qu'au sortir de la Grande Guerre Patriotique ou au début des années 1950 selon les régions, les langues ont été frappées d'interdit : perçues désormais comme un frein à la constitution de l'*homo sovieticus*, elles n'ont plus eu leur place à l'école jusque dans les années 1980 ; puis à partir des années 1960, les locuteurs des toundras et des taïgas qui avaient résisté aux campagnes de sédentarisation ont été souvent chassés, sans aucune compensation, de celle qu'ils appelaient *сoрһeһг мэх* (« la terre dorée »), par une exploitation industrielle qui rendait toute vie impossible. Sur la rivière Agan, les Aïpine, les Aïvaseda, les Ioussi, les Kazamkine, les Pokatchev, les Sardakov, les Tyrline, les Tyltchine ont déserté leurs territoires claniques traditionnels, pour des villages nationaux ou la ville. Il en est de même sur le Vakh, les Kamine, les Liaskine, les Mogoultchine, les Prasine, les Sigouïtov, les Tarkhov. D. P., elle aussi, s'en est allée. Après ses terres et ses rennes, elle a perdu ses quatre fils : ceux qui ont dessiné des routes, une voie ferrée et un réseau de gazoducs et d'oléoducs avaient aussi apporté l'alcool. Folle de douleur, D. P. a fini par s'enivrer à son tour, pour la première fois de son existence. Elle a alors étranglé son mari. Libérée après sept ans de prison, elle est désormais condamnée à un exil perpétuel, allant chez qui veut bien l'accueillir pour un temps. Nombre d'îlots linguistiques ont ainsi sombré dans le silence.

FIGURE 4

Famille khanty du Tromagan au moment du boom pétrolier au début des années 1980.

© E.A.

Tel est l'héritage de la génération née soixante-dix ans après la révolution d'Octobre : des langues autochtones normées, des manuels et une littérature politiquement corrects, alors qu'un monolinguisme d'expression russe étend son empire sur le terrain, avec les stéréotypes qu'il véhicule, « l'officialisation » de

³⁴ Entretien avec N. V., 2017.

l'information et la standardisation des esprits. Comme dans cet extrait, collecté en 2018, du récit de vie de K. F. (1987), Khanty de Iamal :

Mes parents sont khantys du Nord. Mon père est mort lorsque j'étais petite. Et maman et moi vivions toutes les deux. À la maison, nous ne parlions pas khanty. J'entendais rarement cette langue, seulement lorsque maman téléphonait à grand-mère qui habitait le village de Katrovoj. Chaque fin de semaine, maman appelait grand-mère au téléphone, cette langue incompréhensible me faisait penser à des *espions*. Je voulais comprendre de quoi elles parlaient ; parfois je demandais à maman des mots précis, elle me les traduisait et je les retenais. La première fois que nous sommes allées à Katrovoj, j'avais six mois. Depuis lors, chaque année, nous avons visité là-bas notre proche famille.

Un jour, j'avais trois ans et maman est partie à Salekhard avec des collègues pour un festival international ; elle m'a emmenée avec elle. Le premier jour du festival, deux frères de maman sont venus me chercher. Avant de déjeuner, ils ont vaqué à leurs occupations ; il nous fallait ensuite aller au village. L'hiver à Salekhard, le jour s'obscurcit dès 13h. Lorsque nous étions prêts à partir, il faisait déjà sombre.

On m'a fait enfiler une *malitsa* [manteau masculin en peau de renne], maman a mis une *iagouchka* [manteau féminin en peau de renne]. Il me semblait être avec maman sur une même motoneige. Nous avons mis deux heures de Salekhard à Katrovoj. Quel n'a pas été mon étonnement lorsque nous sommes arrivés au village : maman n'était pas à côté de moi !

À côté de moi était assis l'un de mes oncles maternels. J'étais très stressée et perdue. Mes oncles m'ont menée chez mes grands-parents. Ils étaient assis à une petite table basse khanty en train de boire du thé, discutant posément. Aussitôt qu'ils m'ont vue dans ma *malitsa*, ils m'ont accueillie en khanty. Grand-mère m'a embrassée, enlevé ma *malitsa* ; elle parlait seulement en khanty. J'ai été prise de terreur ! Je ne comprenais rien et je n'avais pas à côté de moi l'être le plus cher, maman. Je me suis mise à pleurer.

Grand-père et grand-mère ont tenté de m'apaiser, de me consoler. Mais je continuais de pleurer. Un oncle m'a expliqué que maman viendrait dans deux jours, elle travaillait à Salekhard. Grand-père et grand-mère voulaient me donner de la viande, du poisson, des bonbons. Mais je n'ai touché à rien. J'avais l'impression d'être chez des *Indiens peaux-rouges*³⁵.

Dans ce contexte, il est arrivé que des grands-parents se suicident ou que des familles se délitent, parce que l'intercompréhension était devenue impossible. La langue aura été la première des frontières. Perçues suivant les périodes comme les faire-valoir d'un régime modèle ou comme autant de contre-cultures potentiellement suspectes, voire dangereuses, les langues ont été plutôt un enjeu de pouvoir à travers la formation d'une élite au service du pouvoir centralisé, que la reconnaissance de locuteurs, voire d'interlocuteurs. En outre, dans une Sibérie soviétique brusquement close, les communautés des toundras et des forêts ont été aliénées, bientôt dépendantes d'une langue dominante, pour l'essentiel de l'accès au champ culturel du xxe siècle. Que ce soit au nom de l'émancipation, de l'unité territoriale ou de la science, le pouvoir central qui détenait la force politique, économique et numérique en Sibérie a réifié des langues vivantes sur des décennies, comme l'entomologiste épingle

³⁵ Entretien avec K. F., 2018.

des papillons sur ses étaloirs. Une expérience qu'E. V. (1944), Nénètse de Iamal, lors d'une conversation, m'a résumée avec ses propres mots : « Hormis les scientifiques, pas un Nénètse, pas même moi, ne pensons à la langue : nous la parlons »³⁶.

Languede bois et langues autochtones...

En ce premier xxi^e siècle, la politique linguistique des autorités peine à combler la rupture linguistique créée en partie par l'héritage soviétique. Nombre de locuteurs ne voient plus l'utilité de transmettre, de pratiquer ou d'étudier les langues des toundras et des forêts. En dix ans, le nombre d'écoles proposant un enseignement du khanty, du mansi et du nénétsé est passé de 42 à 29 aujourd'hui. Sur les 6 500 enfants autochtones scolarisés dans le district autonome, 1 200 seulement étudient la langue de leur communauté.

Les autorités mettent volontiers en avant les actions menées en faveur des langues autochtones locales, les locuteurs en dénoncent la fréquente inadéquation. Certes, elles sont enseignées, mais en option, au rythme d'une à trois heures par semaine, à des enfants locuteurs et non locuteurs, telle une langue étrangère, et dans des dialectes qui ne correspondent pas toujours à l'aire locale, par des enseignants formés à la seule langue littéraire : quelle chance ont-elles alors d'exister et d'attirer ? Les familles y voient plus une impasse qu'un avenir pour leurs enfants. Quant à l'écrivain et député khanty de l'Est Eremeï Aïpine, il déplorait déjà en 2000 la pauvreté du lexique des écoliers et leur ignorance des choses les plus élémentaires³⁷. Consciente de tous ces problèmes, F. S. (1954-2021), Khanty du Kazym, avait elle-même fondé l'école expérimentale anthropo-culturelle de Kazym (*Казымская культурно-антропологическая школа*), où les langues jouaient un rôle essentiel. Outre des cours à la fois adaptés à l'éducation traditionnelle et innovants (en partenariat avec des Navajo de l'Utah), la transmission de la langue passait aussi par les *бабушники* : des rencontres régulières avec des aînés locuteurs. Aujourd'hui encore, F. S. déplore que l'expérience ait tourné court en 1998, faute d'un réel soutien, y compris financier, des autorités, alors qu'elle représentait une échappatoire aux écueils du système institutionnel :

Le russe et le khanty sont constitués différemment. Le khanty, à mes yeux, est plus imagé, dans le sens où l'image est déjà présente dans le mot. Malheureusement, ces dernières années, la langue vivante est remplacée par des discussions sur la langue. Lors des rares heures de khanty à l'école, les enfants ne font qu'examiner le discours et les mots (de surcroît, selon les règles du russe), ânonner des règles ; ils n'ont tout simplement aucune chance de parler la langue un jour. Dans nombre de familles, on ne parle pas khanty. Il serait bon que les écoliers

³⁶ Entretien avec N. V., 2019.

³⁷ Entretien avec E. A., 2017.

apprennent à parler la langue plutôt qu'à faire de la grammaire, et puis l'alphabet khanty change constamment, de sorte que même un adulte finit par ne plus s'y retrouver à l'écrit ³⁸.

Le système scolaire public ne prend guère en compte le mode de pensée et la conscience autochtones : il ne voit le plus souvent qu'un retard intellectuel ou une forme d'autisme dans l'organisation du monde et l'imaginaire des forêts et des toundras. L'école infantilise, par contraste avec l'éducation traditionnelle khanty, mansi et nénétsse, qui responsabilise l'éleveur de rennes ou l'artisane des peaux en devenir. Les stéréotypes perdurent. À l'école du village, dans son enfance, G. K. (1978) n'a-t-elle pas appris à cacher sa langue et sa culture nénétses pour survivre aux insultes ou aux humiliations des enfants russes ? Récemment, le 29 avril 2020, la fillette des toundras a soutenu une HDR à l'université de Laponie à Rovaniemi, à partir des récits et des chants personnels, sur l'histoire orale et silencieuse des Nénétses de Iamal, sur ce que l'on se remémore et ce que l'on tait.

Les autorités et les compagnies industrielles sponsorisent des festivals, des conférences et des publications, mais les locuteurs déplorent le manque d'espace de leurs langues vivantes au quotidien, dans ces villes où les campagnes de sédentarisation et d'exploitation industrielle les ont chassés. À Khanty-Mansiïsk, où le chef-adjoint de l'administration présidentielle russe Mahomedsalom Mahomedov célébrait le 21 mars 2019 la Constitution qui « garantit le droit d'étudier et d'utiliser une langue maternelle, parce qu'elle joue un grand rôle dans la sociabilité des gens, lie les générations, porte une expérience précieuse et une mémoire historique » ³⁹, le khanty, le mansi et le nénétsse semblent pourtant condamner leurs locuteurs à un exil intérieur. Tandis que, pour une génération autochtone, la ville signifiait la découverte d'un nouveau monde – un animal aux yeux exorbités, dans une rue de Beriozovo, qui avalait les humains selon le Mansi L. T. (1937- 2011), faute d'avoir jamais vu une voiture auparavant ⁴⁰, et un passage piéton inédit franchi à cloche-pied, pour I. H. (1936), lors de sa première année d'études à Saint-Pétersbourg ⁴¹ –, pour une autre, elle est devenue une quête de reconnaissance. Si, à l'époque soviétique, des affiches proclamaient que la place d'un nouveau-né n'était pas dans la toundra, mais dans une crèche, aujourd'hui élever son enfant dans sa langue en milieu urbain est un défi, comme le montre cet extrait du récit de vie d'une Khanty du Nord, née en 1951 :

Un jour, j'ai demandé à R. E., qui parle merveilleusement mansi et a présenté des émissions dans sa langue, pourquoi il ne parlait pas mansi avec son petit garçon. Et R. E. m'a répondu qu'il craignait beaucoup que son enfant ne puisse s'orienter en ville, même traverser une rue. C'était la peur de la première génération confrontée à la ville. Parce que beaucoup ont eu du mal à s'adapter à la ville, à une culture autre. Et puis, cela ne se fait pas de dire que nous avons dû subir de nombreuses humiliations pour un signe quelconque d'ethnicité, au point même que nos étudiants venus à Khanty-Mansiïsk pour la première fois, encore dans les années

³⁸ Entretien avec F. S., 2018.

³⁹ Gouvernement Khanty-Mansi-Yugra, <https://admhmao.ru/press-center/vse-novosti/yazyk-instrument-sokhraneniya-natsionalnoy-identichnosti/> (consulté le 15/06/2020).

⁴⁰ Entretien avec L. T., 2004.

⁴¹ Entretien avec I. H., 2013.

1980-1990, étaient tabassés, tout simplement. Et c'est un phénomène d'ampleur. Du fait même de leur attitude, ils se distinguaient de la jeunesse urbaine : différents d'apparence, mal vêtus, peu expansifs, ils étaient autres en somme.

À présent, la situation a peut-être changé. Avant, il y avait une chanson, que même les instituteurs chantaient, quand ils étaient ivres : « Chez nous, à Khanty-Mansiïsk, on hait les Khantys plus que les immigrés ».

Aujourd'hui, *l'intelligentsia* urbaine, bien qu'elle comprenne la valeur de la langue et semble militer en faveur de son enseignement obligatoire, ne vit pas dans le réel avec sa langue, avec ses enfants et ses petits-enfants. Mon fils est une exception. Les nouvelles générations bien sûr peuvent connaître quelques mots comme « bonjour » ou « au revoir », mais c'est tout. Ils peuvent même connaître une ou deux poésies, mais ce ne sont pas des locuteurs, ils ne comprennent pas le khanty, ils ne peuvent pas parler.

De fait, il n'est pas simple d'apprendre la langue en ville. J'en ai fait moi-même l'expérience. Avec mon fils, depuis sa naissance, je ne parlais que khanty. C'est sa langue maternelle. Mais à l'âge de deux ans environ, lorsqu'il est allé jouer dans la cour pour la première fois, il n'a pu se lier avec les autres enfants et il en a beaucoup souffert. Mon mari m'a alors interdit de lui parler en khanty et s'est mis à ne s'adresser à l'enfant qu'en russe. Et puis notre fils est allé au jardin d'enfants, et l'histoire s'est répétée : il parlait mal le russe, ne prononçait pas bien les sons. On a voulu le mettre dans un groupe à part, avec des enfants qui avaient des problèmes d'élocution : on m'a dit qu'il était attardé.

Alors j'ai tout fait pour démontrer le contraire. On nous a fait passer devant une commission, on nous a envoyés chez un psychologue. Notre fils a passé les tests avec succès, le psychologue ne comprenait pas pourquoi nous avions dû le consulter.

Alors je me suis entendu dire que moi-même je n'étais pas tout à fait normale et que je devrais consulter un thérapeute. J'ai accepté. J'ai passé un test chez le psychologue : quelque 200 questions des plus élémentaires, alors j'ai tout de suite compris qu'elles étaient orientées. Par exemple, des questions du genre : « Vous estimez que les hommes ont toujours tort » et autres questions du même acabit. Oh, ils veulent mesurer le potentiel de conflit dans la famille, etc.

De son côté, au jardin d'enfant, notre fils a fait l'objet de pressions de la part de l'orthophoniste : comme il le raconte aujourd'hui, il a même reçu des coups sur la tête. Alors que moi-même j'avais fait appel à une orthophoniste qui avait travaillé avec lui. Alors notre fils a cessé de parler khanty pour ne plus répondre qu'en russe. J'ai pensé qu'il ne reparlerait plus jamais khanty.

Mais le miracle s'est produit. Il est allé à l'école et a recommencé à parler. Là-bas l'ambiance était différente. Il y avait beaucoup d'enfants venus d'Asie centrale et les instituteurs organisaient des événements valorisant la différence des cultures : *Мы-разные, но мы - одна семья* (Nous sommes différents, mais une seule famille). Notre fils y a participé, a appris des poèmes et des chants, et puis il recommencé à parler khanty ⁴².

Les autorités se félicitent de l'existence de programmes radiotélévisés (à l'exemple des journaux télévisés de 20 minutes en mansi et en khanty, diffusés deux fois par mois) et de journaux en langues autochtones (*Лүймā сэринос* et *Ханты ясāң*). De fait, à l'heure où la technologie permet une forme de liberté entre l'écrit et l'oral, un programme télévisé destiné à l'apprentissage du khanty et du mansi pourrait faciliter

⁴² Matériaux de terrain de l'auteur, 2017.

une transmission plus fluide. Ainsi a été créée l'émission *Iougorika*. Son argumentaire met en avant la dimension autochtone du programme : « le fil philosophique qui traverse toute l'émission » ; « le vif coloris national » ; la présence d'animateurs autochtones – notamment la poétesse I. H. et la linguiste Evdokia Niomysova pour le khanty, ainsi que T. C., organisatrice d'un centre ethnoculturel et éducatif de la jeunesse, pour le mansi. Néanmoins, malgré ses mérites, *Iougorika* est pour l'essentiel en russe et véhicule parfois les valeurs russes actuelles. Ainsi, dans l'épisode du 20 juin 2016 qui dure 4 min. 54, seuls 10 mots mansi sont prononcés : « bonjour les enfants », « très bien », « famille », « papa », « maman », « petite sœur », « petit frère », « au revoir ». Autour de ces quelques termes de la parenté, la présentatrice T. C. introduit et développe en fait le concept de « sainteté de la maternité », l'un des programmes de la politique familiale russe, destiné à restaurer le potentiel spirituel et moral de la famille (un père, une mère et au moins trois enfants, tous hétérosexuels pratiquants, etc.), en réaction, notamment, au problème démographique et à l'adoption du mariage pour tous par nombre de pays. Appliquer ce calque russe sur des sociétés du Nord interfère donc avec le cours supposé de langue. Il est d'autant plus déplacé que chez les Khanty et les Mansi, traditionnellement les enfants ont quatre mères : la mère biologique, la sage-femme, la femme qui a pris la première le nourrisson dans les bras et la marraine ; ils circulent dans le groupe. Quant à la famille, comme ailleurs, elle repose simplement sur la « maisonnée » – *мяд' тер* en nénètse (litt. : « le contenu de la tente » à partir de *мя'* : tente nomade + *тер* : contenu) ; *хот ёх* en khanty –, sans préjuger de ce qu'elle doit être. D'ailleurs, dans l'espace (sub) arctique sibérien, les sources anciennes comme la tradition orale attestent que la famille peut se composer d'un homme et de plusieurs épouses avec leurs enfants, ou bien d'une fratrie ou encore, chez les Tchouktches par exemple, des membres d'un « mariage de groupe » où tous cohabitaient dans une même yarangue ⁴³, bref autant de variations au modèle « traditionnel » institué et sacralisé par l'État aujourd'hui, après que lui-même a largement contribué, les décennies précédentes, à déstructurer la famille par le système des écoles-internats et l'idéologie. Au-delà de l'Oural, le mariage est étranger à Dieu, qui repose sur l'alliance humaine et l'échange de clans ou de lignées ; quant à l'homosexualité symbolique ou réelle, voire au « changement de sexe » par le vêtement et le mode de vie, ils peuvent être liés au don chamanique ⁴⁴ et donner lieu à un mariage célébré selon les rites habituels, à une union aussi durable que toute autre ⁴⁵. À l'heure où Elena Lakhova, à la tête de l'Union des femmes de Russie, alerte le président de la Fédération sur les glaces « Arc-en-ciel » de la marque Ligne Pure qui constituent une propagande LGBT dangereuse pour les enfants, les Mansis, eux, se contentent de désigner un homosexuel par le nom d'Evka Pyrichtch, parce que, dans les contes traditionnels, l'avatar de ce dieu est un jeune chasseur célibataire qui vit le plus souvent seul avec sa grand-mère. L'émission *Iougorika* est loin de toutes ces considérations, qui préfère souligner que le mot « famille » en mansi (*щемья*) provient du russe *семья*, mais sans expliquer que la langue reflète l'histoire : si nombre de Mansis sont aujourd'hui les plus russifiés dans la région, c'est parce qu'ils ont été les premiers à devenir « orphelins de leur terre », à cause des colons qui les ont chassés. La leçon se termine sur un conte en russe.

⁴³ Bogoras, 1909, p. 602-606.

⁴⁴ Voir les travaux de Kracheninnikoff, Steller, Wrangel, Lüdke, Bogoraz et Jochelson cités in Czaplicka,

1914.
⁴⁵ *Ibid.*

Les autorités arguent de leur investissement dans la sauvegarde des langues autochtones, mais les communautés s'étonnent des incohérences de cette stratégie officielle. Dans un contexte déjà peu favorable où il est devenu difficile d'étudier les langues autochtones (la chaire des langues finno-ougriennes de l'université d'État d'Ougrie et de l'université pédagogique d'État de Nijnevartovsk ont été fermées récemment), l'insuffisance de la formation aux nouvelles technologies des cadres autochtones, ainsi que l'image persistante de langues (sub)arctiques réduites à un passé révolu et inaptés à tout futur face à la pression sociale ou à la séduction de la culture dominante demeurent un problème.

De surcroît, des facteurs internes aggravent la situation, comme les débats dans l'*intelligentsia* à propos des réformes de la graphie du khanty par exemple, ou encore la forte dialectalisation qui rend complexe une standardisation de l'enseignement⁴⁶ : ces deux points dissuadent certains parents d'inscrire leurs enfants aux cours optionnels, puisque la langue maternelle n'apparaît plus alors comme un atout, mais comme un risque, dans les études⁴⁷. Un risque d'autant plus grand, lorsque les parents ne maîtrisent pas la langue littéraire ou lorsque le dialecte enseigné n'est pas local (ainsi, le dialecte septentrional du Kazym est enseigné dans les écoles de l'Est).

Plus précisément du point de vue des dialectes⁴⁸, le terrain montre une forme de hiérarchisation contreproductive ressentie par des locuteurs, comme cette Khanty de l'Est, née en 1951 :

N'oubliez pas de parler de la discrimination à l'égard des dialectes des langues autochtones, en particulier de la politique discriminante à l'égard des dialectes orientaux du khanty : les dialectes du Vakh et de Sourgout. Au fil des décennies et jusqu'à aujourd'hui, ces dialectes sont étudiés, pour l'essentiel, non par des chercheurs russes, mais par des scientifiques hongrois comme Márta Csepregi et Honty László. En cette année internationale des langues des peuples autochtones, les autorités n'ont même pas considéré l'état déplorable des dialectes orientaux du khanty, dont les locuteurs sont aujourd'hui majoritaires. Toutes les forces et les ressources des fonctionnaires ont été investies dans la sauvegarde du dialecte du Kazym, dont l'élite s'entredéchire. Cependant, le dialecte du Kazym disparaît. Il est réanimé par des chercheurs de ce dialecte, mais auprès de locuteurs des dialectes de la Synya, du Chourychkar et de l'Oural (dans le IANAO), c'est-à-dire à partir de là où les dialectes nord-ouest du khanty sont plus ou moins préservés. Les autorités du XMAO n'ont rien proposé de sérieux jusqu'à présent pour sauver les dialectes du khanty : par exemple, il n'existe aucune formation de spécialistes de ces langues et d'enseignants des dialectes, ni aucune conception de manuels adaptés aux dialectes pour les écoles et le supérieur, etc. Le budget du district ne prévoit pas ce genre de dépenses, ou lorsque cela se fait, c'est en dépit du bon sens. On organise des conférences et des séminaires consacrés aux langues des peuples du Nord, qui peuvent être festifs, beaux à voir, tapageurs, mais sont vides de tout contenu. Lors de tels événements, on n'est pas supposé parler ouvertement du manque de mesures destinées à sauver nos langues, de la mise à mort de nos langues dans la réalité de l'espace russe.

Ce tableau n'est pas seulement vrai pour les dialectes du khanty, mais aussi pour le tchouktche (en plus il existe dans cette langue un parler masculin et un parler féminin) et pour le nénétsé (le dialecte des Nénétses européens ou des Nénétses des forêts), etc.

⁴⁶ Boclé-Reznikoff, 2017.

⁴⁷ Ruttkay-Miklián, 2013.

⁴⁸ Les dialectes du khanty sont parfois considérés comme autant de langues.

Je regarde avec douleur les jeunes enfants à la télévision qui lisent des vers dans le dialecte du Kazym avec un insupportable accent russe. Tous comprennent, les Khantys singulièrement, que la diffusion de tels événements à la télévision est une simple case cochée dans les rapports de fonctionnaires sur la prétendue sauvegarde du khanty. J'espère que ma douleur, et pas seulement la mienne, résonnera dans Paris ⁴⁹.

Les discours officiels ont beau mettre en scène la volonté d'agir et les résultats obtenus, les locuteurs observent que différentes expériences prometteuses n'ont pas été soutenues ou ont été arrêtées pour des raisons plus ou moins claires. L'argument est souvent économique, parfois le but est déclaré atteint, comme pour « les nids linguistiques ». Ainsi, après les écoles expérimentales anthropo-culturelles de Kazym précédemment évoquées, ce sont ces nids qui ont été fermés récemment. Cette dernière méthode d'immersion élaborée en Nouvelle- Zélande à la fin des années 1970 pour sauver le maori avait été mise en place, à titre expérimental, à Tegui pour le khanty et à Chtchekouria pour le mansi, avant d'être étendue en 2013 à cinq jardins d'enfants du XMAO, dont *Тутые* (« petit feu ») dans le village de Kazym. Dans cet espace, toute la communication, ainsi que tous les processus d'apprentissage et d'éducation sont dans la langue donnée, les aînés sont associés à la transmission et tout l'environnement est lié à la culture : ainsi sur les lits des enfants khantys étaient dessinés des coqs de bruyère, gardiens du sommeil dans la vision khanty du monde. En quelques années, 138 enfants ont pu bénéficier de cette méthode. Selon F. O., Khanty du Nord : « Les enfants nourrissaient l'environnement et l'environnement lui-même nourrissait les enfants. J'aimais beaucoup cette écologie de la langue ⁵⁰ ».

Les mots ont un goût, un parfum, un poids, une couleur

Peut-être parce que les non-locuteurs ne connaissent souvent le monde autochtone qu'à sa surface, les communautés tentent d'agir sur le cours de l'histoire à leur manière, entre patrimonialisation et innovation, entre aînés et jeunesse.

Aussi, dans le village de Kazym, des habitantes ont-elles décidé de créer une signalisation bilingue. Sur les 918 Khantys du village, 281 sont des locuteurs, quel que soit leur niveau de langue. Lors d'une réunion des dix membres du Conseil de sauvegarde des langues maternelles – créé en 2016, il compte des Khantys, des Nénètes et des Komi-Zyriènes –, plus personne ne se souvient de la personne qui a proposé l'idée, mais elle était lancée. La première étape du projet « Double orientation » a été le travail de traduction : U. A. et V. H., deux collaboratrices du fonds d'archives khantys de Beloïarsk, se sont attelées à la traduction des rues et de la signalisation en khanty. Par la suite, Y. T. fera de même en nénètse et A. T., ancienne institutrice, en zyriène. Dans un second temps, les membres du Conseil se sont adressés à l'administration locale pour aider à financer et mettre en place le projet. Des villageois

⁴⁹ Matériaux de terrain de l'auteur, 2019.

⁵⁰ Entretien avec F. O., 2019.

(trente personnes), mais aussi le *sovkhoze* de rennes et des entrepreneurs particuliers ont contribué à ce projet commun en réunissant près de 10 % des fonds nécessaires, soit 40 000 roubles. Lorsqu'il a fallu envoyer pour impression la traduction en khanty, un autre problème est apparu : quel alphabet utiliser ? La discussion a été de courte durée : hormis H. A. qui applique la récente réforme orthographique prônée par la linguiste khanty Valentina Solovar (1958), tous les membres ont privilégié le maintien de l'alphabet précédent, celui de la linguiste khanty Evdokia Niomysova, qui permet à quelque locuteur que ce soit de lire la langue écrite plus facilement. L'ajout de signes supplémentaires, notamment, apparaît pour beaucoup comme le fruit méritoire des travaux scientifiques de linguistes khantys, mais des scories absolues pour la langue du quotidien, pour un usage déjà fragilisé. Mes interlocuteurs me disent souvent ne plus savoir comment trouver un mot dans les nouveaux dictionnaires. Pour l'heure, à chacun son alphabet : la guerre de l'orthographe n'aura peut-être pas lieu, les autorités étant incompétentes pour trancher la question.

FIGURE 5

La signalétique bilingue de Kazym grâce à la volonté des habitants.

© S. U., 2020.

Parmi les raisons qui m'ont été données pour participer à ce projet de traduction du mobilier urbain, S. U. (1974) m'a expliqué que, dans sa quête de préservation de la langue (elle-même n'est pas locutrice), elle s'est souvenue que dans son enfance, il y avait des panneaux en khanty : à simplement les voir au quotidien, on les retenait malgré soi. D'autres membres de la communauté m'ont déclaré que c'était une façon d'attirer l'attention sur la situation des langues autochtones minoritaires du Nord, de la Sibérie et de l'Extrême-Orient. Enfin, certains ont voulu souligner le statut « national » de leur village ou poser la première pierre d'un environnement linguistique vivant. Moi-même, j'ai dû donner mon avis sur la traduction de l'« arrêt d'autobus » : *йӥнты-мӧнты мир автобус вулыийӧлты хӧр* (l'endroit où les gens qui veulent aller-venir attendent le bus) ou *йӥнты-мӧнты мир ӧкмийӧлты хӧр* (l'endroit où se retrouvent les gens qui veulent aller-venir) ? Tous ont bien conscience que la sphère d'utilisation des langues minoritaires est essentielle : si elle continue de s'amenuiser et de se réduire à une vitrine officielle proche de la folklorisation vécue à l'époque soviétique par les cultures du Nord, tous les efforts héroïques déployés, hors de l'école et des manifestations culturelles officielles, n'y suffiront pas. Consciemment ou non, l'expérience locale est un appel à élargir la sphère d'action du khanty au quotidien. Il faut qu'il soit non seulement visible, mais utile quelque part. Il faut amener à penser que les actes officiels dans le district, ou au moins dans quelques *raïon*, soient plurilingues : khanty, mansi et nénète.

Inspirés de l'expérience hongroise, les campements ethnographiques – *Мӧнь Ӯскве* (Petite ville) en 1994 et *Нумсанг ӧх* (Les têtes pensantes) en 2001 – sont un autre type d'initiative ⁵¹ destiné à créer une « identité linguistique ». Lors de ces camps d'été pour la jeunesse, il s'agit de transmettre un système de savoirs, mais aussi d'affermir

⁵¹ Schröder, 2012, p. 43-69.

l'image de soi face à celle, dégradée, de la condition autochtone. D'ailleurs, mes entretiens montrent qu'une partie des enfants envoyés au campement sont issus de familles défavorisées. Un autre groupe important est celui des enfants des « éducateurs », de leur parenté et de leurs amis. Des aînés et des membres de l'*intelligentsia* sont associés : chacun y apporte son savoir-faire (travail de l'écorce de bouleau, couture et ornements traditionnels, confection de traîneaux, de chasse et de pêche, mais également formation à la collecte de contes et à l'anthropologie visuelle, etc.). L'expérience invite à l'optimisme, puisque, devenus adultes, les anciens du campement y envoient leurs propres enfants et constituent l'essentiel des éducateurs d'aujourd'hui. Le lien avec la culture et la langue est souvent affirmé et maintenu dans la vie professionnelle : la connaissance des instruments de musique, des chants et des danses et, dans une certaine mesure, de la langue, permet en effet aux jeunes adultes de travailler ensuite dans les maisons de la culture et surtout au théâtre des peuples finno-ougriens de Khanty-Mansiïsk. Fondé en 2003 pour préserver et développer le patrimoine culturel et spirituel des peuples autochtones du XMAO, mais aussi permettre l'émergence d'un théâtre et d'acteurs professionnels, cet espace de création « donne la parole aux langues » lors de certains spectacles, notamment lorsqu'ils sont adaptés d'œuvres d'auteurs du district autonome, comme E. D. Aïpine et T. A. Moldanova.

FIGURE 6

Mise en scène d'après le roman de E. D. Aïpine, *Les Khantys ou l'Étoile de l'aube*.
© Dominique Samson Normand de Chambourg, Khanty-Mansiïsk, 2011.

Pour l'aspect linguistique de l'édition de 2018 de *Нумсанг ёх*, il y avait des enfants de tous les âges, presque tous non locuteurs ; ils ont été divisés en cinq groupes avec un locuteur référent. Les adultes – éducateurs, cuisiniers, volontaires – devaient tous être locuteurs et ne parler qu'en khanty. L'objectif de ce campement d'été était que les enfants repartent avec un lexique précis, défini au préalable par l'organisatrice de la session, F. O. Elle avait pour principe de jouer sur les parallélismes et les rythmes afin de faciliter la mémorisation. À l'instar des formules répétées, lors des repas, pour appeler les enfants – *Дэты, дэты манлуман, яцты, яцты манлуман ; Дэты, дэты юваты, яцты, яцты юваты* (Manger, allons manger ; boire, allons boire) – ou les esprits-protecteurs et esprits-maîtres à table – *Мўван ёх, йцукан ёх, тыв севемидаты* (Gens de la terre, gens de l'eau, venez vous régaler). Toutes les phrases essentielles liées à un lieu et à ses activités étaient affichées en khanty ostensiblement et sans traduction, avec les éducateurs pour faire l'interface à l'aide de gestes et de dessins. Parce que le khanty est le sésame de tout, le premier jour, le silence était presque absolu. Dès le lendemain, résonnaient des mots ou de courtes phrases à table, comme : « Donne-moi du pain (du thé, une cuiller) », etc. Peu à peu, ils doivent composer un poème de quatre vers sur la lettre par laquelle commence leur prénom et le traduire

vers le khanty avec leur locuteur référent, puis composer sur un événement important pour eux, puis un conte, etc. Les dix jours d'immersion linguistique *in situ* s'écoulent entre théorie et pratique, à travers apprentissages, jeux et théâtre. Néanmoins le soutien linguistique des familles, au retour des enfants, est essentiel. Cela a donné le projet de créer des sessions familiales, mais cela supposera effectivement que les parents acceptent de passer leurs congés à améliorer ou apprendre le khanty ainsi qu'à mettre un peu de leur argent dans la nourriture et les transports du campement d'été.

FIGURE 7

Le menu du jour en khanty pour apprendre le lexique du quotidien

© F. O. (Нумсанг ёх, 14 juillet 2018).

Les aînés ne sont pas les seuls à s'investir : une nouvelle génération prend le relais à sa façon. B. V. (1995), Khanty de l'Est du village de Pouguioug, a créé une application : un clavier numérique khanty à télécharger pour les téléphones portables, qui permet d'écrire, quel que soit le dialecte. Locuteur lui-même, il s'est orienté vers l'écologie à la IouGOU (l'université d'État d'Ougrie), parce que la chaire de finno-ougrienne avait été fermée avant la fin de sa scolarisation. Pourtant, elle avait été spécialement créée pour y enseigner et y étudier les langues et les cultures ob-ougriennes, comme le stipulait le premier statut. Si B. V. n'avait pas été locuteur de naissance, l'application qui facilite l'insertion du khanty dans le monde virtuel aurait-elle existé ? Les locuteurs aimeraient aussi des livres audio pour déjouer l'écueil de l'alphabet, ainsi que des dessins animés en « bon » khanty pour les enfants ⁵². Mais il n'est personne dans le district pour donner suite. Comme l'université IouGOU, l'institut ob-ougrien de recherche appliquée, créé il y a plus de vingt ans par E.A. Niomysova est devenu autre, aux yeux de nombre de locuteurs : avant, disent-ils, ne travaillaient là que des Khanty et des Mansi ; aujourd'hui, n'y sont recrutés que des gratte-papier. Ils s'adonnent à un précieux travail de documentation, mais fonctionnent en milieu fermé. Loin de toute vie pratique, ils ne s'occuperont pas de créer des livres audio, des dessins animés et d'autres choses utiles aux locuteurs de ce siècle.

Sur la scène musicale locale a surgi une autre personnalité issue du milieu autochtone « traditionnel » : le Mansi de la Lozva, Evguenïï Aniamov (1996). Né à Treskolié, le village le plus septentrional de la région de Sverdlovsk, il fait du rap en mansi sous le pseudonyme de Bizzo. Auteur-compositeur, il a écrit ses premières chansons en 2019, puis les a enregistrées sur son portable et mises en ligne. Il n'écrit que la nuit, comme un rituel. Les thèmes sont le plus souvent liés à son univers : le village aujourd'hui agonisant de son enfance (il ne reste plus que deux habitants depuis 2019), la mort ou le départ des siens, sa maison « désormais vide et recouverte d'herbe

⁵² Il existe *Щащю на хилы* (La grand-mère et le petit-fils) inspiré d'un conte khanty.

» (cf. sa chanson *Ам колум*, « Ma maison »). Lui-même habite désormais chez un oncle à Ouchma. Il a choisi le rap par goût, mais également parce que cette forme est plus à même d'attirer l'attention sur les Mansis et leur destinée, que la musique traditionnelle. Peut-être aussi parce que les rythmes syncopés reflètent bien la violence qu'il dénonce : il a le sentiment qu'« on déverse des flots d'alcool dans la bouche des habitants » de son village, simplement. Depuis des années, les visiteurs, qu'ils soient chasseurs, chercheurs de métaux précieux ou touristes, viennent toujours avec de l'alcool. Alors, faute de pouvoir détourner les siens du venin du serpent vert ⁵³, Evguenii Aniamov part seul composer dans la forêt. Il a choisi le mansi parce que ses mots lui sont plus propices, plus familiers, par contraste avec le russe. Afin de financer un premier album qu'il estime à quelque 30 000 roubles et qui s'appellera *Ам олне палитум* (« Au cours de ma vie »), il a lancé une collecte sur les réseaux sociaux et cherche des sponsors. Avec l'argent, il rêve aussi d'investir dans un *check-point* à l'entrée du village pour empêcher l'alcool d'empoisonner sa terre. Après tout, nombre de familles de la taïga ne doivent-elles pas montrer un laissez-passer, pour entrer comme pour sortir de leurs propres territoires claniques traditionnels, au *check-point* de la compagnie qui y exploite le gaz ou le pétrole ? Pour l'heure, le député-écrivain khanty E. D. Aïpine l'a poussé à faire des études, la poétesse mansi Svetlana Dinislamova l'a pris sous son aile et le journal *Лүймā сэрпунос* l'emploie pour des travaux de traduction, car au-delà de son style musical uniforme, « sa langue, à la différence de la nôtre, est la vraie. Celle que parlaient nos grands-mères ⁵⁴ ».

Très récemment encore, Evguenii Aniamov a fait un duo franco-mansi avec Esperanto Bentsimba : *Le Syndrome d'Amélie* (3 min. 28) ⁵⁵. Même si la jeunesse locale ne semble pas encore sensible à cette initiative, l'émergence de telles figures parmi les jeunes, qui déjouent l'histoire douloureuse, redonne quelques couleurs aux langues dans l'espace postsoviétique. Nombre de locuteurs khanty, mansi, et nénétses des toundras ou des forêts espèrent encore, sinon inverser le cours du temps, du moins reprendre en mains le cours (détourné) de leurs vies.

Dans cet esprit, l'espace postsoviétique a aussi signifié le retour en grâce des langues dans un champ d'action qui leur avait été interdit depuis des décennies : le religieux.

Après l'œuvre missionnaire de l'Empire, un grand travail de traduction de la Bible, des Évangiles et de livres de prières a repris, qui nécessiterait un article en soi. L'Institut de traduction de la Bible, comme les Églises évangéliques, disent œuvrer ainsi au salut non seulement des âmes, mais aussi des langues ⁵⁶. Des autochtones convertis sont associés au travail de traduction, comme dans le village de Roussinskie où la version khanty établie par quatre traducteurs principaux est lue aux autres fidèles (souvent des aînés locuteurs qui n'écrivent pas la langue) pour des questions et des

⁵³ Le « serpent vert » désigne l'alcool.

⁵⁴ Entretien avec S. D., 2019.

⁵⁵ Bizzo, 2020, « Le syndrome d'Amélie », <https://www.youtube.com/watch?v=PY8tPIXxiyo>

⁵⁶ Par contraste, certaines Églises évangéliques n'accordent aucune importance à l'ethnicité, voire interdisent le patrimoine oral en langue vernaculaire, parce qu'il est considéré comme une « oeuvre du diable » et font détruire les attributs du chamanisme et les icônes.

corrections. Par exemple, selon l'éleveur de rennes et traducteur de la Bible C., qui, avant sa conversion à la foi évangélique, était le guide et l'interprète de missionnaires, prêcher et traduire les Saintes Écritures en khanty est l'approche adéquate pour les siens, aussi naturelle pour un Khanty que de savoir de quel côté approcher un renne. Le pasteur de la communauté pentecôtiste « Parole de vie », D. E., partage ce sentiment : selon lui, nombre de Khantys utilisent le russe pour le quotidien, mais leur monde intérieur parle khanty ⁵⁷.

De même, depuis que le chamanisme a de nouveau droit de cité parmi les siens, la langue rituelle de l'Ours (près de 500 termes, dont 132 désignent seulement ce Christ du Nord descendu sur terre et mis à mort par les humains) résonne de nouveau dans les taïgas et parfois même en ville : en 2008, dans le cadre d'un festival, le grand rituel collectif des Jeux de l'Ours ⁵⁸ ou *Пўни як* (« danse de l'ours ») a eu lieu pour la première fois en milieu urbain ou plutôt à la lisière de Khanty- Mansiisk et de la forêt. Dans « les maisons joyeuses », entre saynètes et chants des divinités, les langues vernaculaires demeurent au cœur du rituel, comme je l'avais écrit en hommage aux Khanty et aux Mansi qui m'avaient accueilli :

Les nuages couraient tête nue
Dans le vieux campement
Poursuivant la nuit
Légère comme un cerf-volant
Qui aurait masqué le ciel
Encore étourdi de soleil.
Et à la barbe sombre de la nuit
Nos visages graves nimbaient le vide :
Îles blanches au bord des larmes,
Terres avides de se mettre à courir.
Cette fête serait la nôtre,
Et nos âmes assises le jour
Dans l'ombre du pétrole
Seraient debout jusqu'au réveil de l'aube,
Au beau milieu de nos chants et de nos danses.
Nos nuits nous appartiennent encore
Et notre langue s'y délie,
Échappée de vos prisons, de vos raisons d'État
Et de notre propre indifférence à mourir.
Les chants apostrophent nos mémoires,
La cithare assourdit nos plaintes,
Le champignon de bouleau enivre nos corps civilisés,
Nos bras dessinent une vague immense
Qui s'étire sans bruit
Ou s'enserrent dans une chaîne invincible
Qui veut courber la tiédeur obscure,
Nos pieds ne font plus qu'effleurer la terre au dos lourd.
Nous dansons,

⁵⁷ Matériaux de terrain de l'auteur, 2018.

⁵⁸ Lambert, 2009, p. 181-203, Moldanova, 2010, Samson Normand de Chambourg, 2011, p. 223-243.

Appuyés sur le monde,
Nous chantons,
Arrachant au ciel des étoiles,
Et la nuit apprivoise nos yeux
Comme s'ils ne devaient jamais revoir le jour.

FIGURE 8

Offrande rituelle lors des jeux de l'Ours (*Пѣни ЯК*).
© L. F., Dominique Samson Normand de Chambourg, 2010.

Conclusion

L'exemple du khanty, du mansi et du nénètse montre que ces langues de peuples autochtones minoritaires, fragilisées par le démiurge soviétique, ont à la fois perdu (dans le milieu rural traditionnel, dans la jeunesse) et gagné (en milieu urbain, sur les réseaux sociaux et à l'étranger, notamment) du terrain dans l'ère post-soviétique. Le regain d'intérêt international pour les peuples autochtones et les langues a permis, en fédération de Russie, de remettre en lumière des communautés dont la parole avait été essentiellement réduite à une *intelligentsia* qui devait tout au pouvoir. Que peut-on retenir de ces dernières décennies ?

Elles ont été, pour les Khanty et les Mansis, l'occasion de retisser des liens avec la parenté finno-ougrienne – notamment les Hongrois, les Estoniens et les Finnois –, distendus par les décennies de fermeture de la Sibérie. Festivals, conférences et échanges d'étudiants renforcent un sentiment d'identité linguistique des locuteurs et témoignent de la volonté d'un milieu vivant, à l'instar de U. A., Khanty du Nord (1966) :

Je suis à l'aise en russe comme en khanty. Mais il est des moments où le khanty me manque, je veux dire que je préférerais le parler, mais mon entourage ne le connaît pas. Parce qu'avant d'aller à l'école, avant mes 7 ans, je ne connaissais pas le russe : je ne parlais que khanty et zyriène, comme toute notre famille. Mais s'il semble moins facile de parler de sciences en khanty, il est des domaines où on n'a pas envie de parler russe. Maintenant je suis heureuse, parce que j'ai V. [N.D.A. : son fils adoptif] et avec lui je peux parler khanty partout, même en Thaïlande ⁵⁹.

À défaut d'être présentes et utiles au quotidien – comme un reflet du faible pourcentage des autochtones dans la démographie actuelle des deux districts –, les langues se sont adaptées à l'univers en réseau que symbolise Internet ⁶⁰. L'un des effets du coronavirus aura peut-être été d'élargir le cercle des internautes parmi les Khanty et les Mansis. Nombre d'initiatives – individuelles ou collectives – viennent des autochtones eux-mêmes, à l'instar du dictionnaire khanty électronique de Timofeï Moldanov (1957), et particulièrement des femmes, comme souvent dans le Nord.

⁵⁹ Matériau de terrain de l'auteur, 2018.

⁶⁰ Grâce au projet « IT-campement » inclus dans le plan de développement durable des peuples, plus de 700 autochtones ont obtenu un accès Internet par satellite.

Enfin, ces dernières décennies ont été, pour les communautés et le chercheur, le temps d'un dialogue privilégié. Loin du discours officiel de la parole littéraire instituée par l'État et une caste militante, la parole vernaculaire, un temps libérée, a montré, par exemple, comment la tradition orale des taïgas et des toundras avait historicisé la colonisation et composait avec elle, comme on peut le voir dans cet épisode sur la soviétisation, relaté par la Mansi G. M. (1940-2000) et inséré ici dans sa version originale, pour que la langue prenne corps dans le texte, aux côtés du russe et du français :

[...] *Пёс тӓгыл потыртӓлаве: «Мӓнь пууктӓл няврам «Лӓ» лӓтуыл потырты. Пууктӓл няврам пуссын торгамты, пуссын вӓг». Тав элмхӓлас номтанэ, манхурип хӓтпа: ёмас ман люль. Манхурип олупсал олы, тав няврам, пуссын вӓг. Хӓнь ты няврам пууканэ нӓглӓгыт, лӓвавэ: «Уссамыг та ёмтыс».*

Тувыл та миннэ хум, мӓйхум, та мӓнь няврам катын вистэ, а мань няврам та патыс такви «Лӓ» лӓтуӓтил матаре сӓмпылтаукв. Хоса та матаре та хум нупыл потыртас. Няврам потыртан пӓйтнэ юи-пӓлт, та няйтхум лӓви: «Няврам ӓнумна лӓвыс, хӓнал хӓтал тах, элн олнэ ӓсыу мӓт, кӓсна колт, кӓр пусас тапӓлт накын тот патӓгын, сорумн тот патӓгын». Хоса ман вӓти олыс, та вӓрмаль юи-пӓлт. Аквматорт репрессия порат, Сталин хӓныг олнэ порат та хум пуввес, арестуйтавес. Тюмень ӓсын кӓсна колн ты тотвес, тот и холтвес, порславес. Тамле ты вӓрмаль ӓлыс⁶¹.

« (...) Avant l'apparition de ses premières dents, un petit enfant parle la langue *Lo*. Tant qu'il n'a pas de dents, il comprend et sait tout. Il connaît les pensées des gens, si une personne est bonne ou mauvaise. Ce que quelqu'un vit, l'enfant le sait très bien. Lorsque ses dents percent, on dit : « Le voilà devenu bête à présent ». On considère qu'avec l'apparition de ses dents, il perd cette capacité qu'il avait auparavant.

Et voilà qu'un chamane invité a pris le petit enfant dans ses bras et que celui-ci s'est mis à murmurer quelque chose dans sa langue *Lo*. Il a parlé longuement à cet homme. Après que l'enfant a cessé de parler, le chaman a déclaré : « L'enfant m'a dit : un jour à venir, dans une ville lointaine, dans une prison entourée d'une enceinte de fer, il t'arrivera malheur, tu mourras là-bas ». Après ça, l'homme a vécu peu ou prou. Et lorsque Staline dirigeait le pays, quand les répressions ont commencé, cet homme a été arrêté. Il a été emmené à Tioumen dans une prison où il a été exécuté ».

Néanmoins, les difficultés demeurent, comme l'a aussi montré ce rapide état des lieux. Dans la fédération de Russie perdurent la différence d'approche des institutions et des communautés, ainsi que le fossé douloureux qui sépare l'*intelligentsia* des sociétés dont elle émane. À chacun sa langue : les autorités ont tendance à valoriser un héritage qui rentre dans le fond commun de la Russie, alors que les locuteurs valorisent une vision du monde ; les premières pensent les langues en termes de norme et de sauvegarde, les seconds, en termes de transmission et de développement. Aujourd'hui encore, les locuteurs obéissent souvent moins à l'harmonie vocalique ou à des règles de grammaire prêchées qu'à la conscience aiguë de l'environnement et des tabous que traduit leur langue. Parfois, il demeure difficile de faire comprendre à l'administration l'intérêt d'organiser des cours de langue dans la taïga, à l'instar de « l'école buissonnière », créée par E. D. Aïpine en juillet 2000 dans son village saisonnier de Malyï Iar. C'est pourtant là que la langue bénéficie d'un milieu naturel grâce à la

⁶¹ Matériaux de terrain de l'auteur : histoire communiquée par S. G., 2013.

présence de locuteurs, parfois monolingues, comme L. V. N'est-ce pas en allant d'un village à un autre, collectant la parole des enfants et des aînés pendant un mois et demi à deux mois, que le linguiste khanty Nikolaï Teriochkine (1913-1986) lui-même a établi son dictionnaire de référence sur les dialectes orientaux du khanty (1981) ? Là où les mots ne sont pas dessinés sur une page blanche, mais prennent tout leur sens dans le contexte même de la taïga où les différentes essences d'arbre, les saveurs des baies, le goût des chairs du gibier et des poissons de ce territoire sont le quotidien des élèves. Mais pour certains fonctionnaires, une langue s'apprend à l'école. Pour d'autres encore, à quoi bon se préoccuper de ces langues, puisque de toute façon les Khanty vivront de moins en moins dans la forêt ? Quelle importance si M. U. du village de Kazym, qui avait appris le nènètse des forêts auprès de sa grand-mère, n'a personne avec qui le parler depuis qu'il va à l'école ?

L'État et nombre d'institutions ne sont pas toujours prêts à investir dans des projets destinés à un public si « limité ». Les Directions régionales de l'éducation ont souvent d'autres priorités, aussi les enseignants des langues minoritaires doivent-ils compter sur eux-mêmes plutôt que sur des séminaires ou des stages pour se former. Du point de vue de la jeunesse, il existe encore trop peu d'ouvrages ou de jardins d'enfants en langues minoritaires. La Russie préfère dépêcher des linguistes, des folkloristes et des ethnographes à travers la Sibérie (une expédition était prévue de 2020 à 2023) afin de collecter la tradition orale et de la mettre en ligne sur le portail web « Folklore des peuples de Sibérie », avant qu'elle ne disparaisse. Mais quelle tradition orale ? Certes, en matière d'oralité, des fonds d'archives du folklore ont été créés à Beloïarsk pour les Khantys et à Beriozovo pour les Mansi, mais c'est à l'initiative et grâce au travail remarquable de la chercheuse hongroise Eva Schmidt (1948-2002). Elle a formé ses collaborateurs autochtones à collecter, filmer, noter, transcrire, traduire la tradition orale, elle qui avait appris le khanty dans les chants épiques consultés à Budapest, qui parlait mieux tous les dialectes khanty que le russe, mieux khanty que nombre de Khanty, comme le notaient rapidement ses interlocuteurs. Quant à la Russie, pour contrer les humeurs indépendantistes de la Sibérie ⁶² et fêter l'unité du peuple bientôt à l'ordre du jour en Russie, nul ne s'étonnera de voir que le conte mansi d'autrefois « Comment Èkva-Pyrichtch vainquit le preux russe » – lors d'une mémorable bataille, Èkva-Pyrichtch, après lui avoir longuement peigné les cheveux, lui tranche la gorge avec un « grand couteau russe » – a été renommé plus sobrement : « Èkva Pyris et le *bogatyr* (preux, héros) d'une autre terre » ⁶³. Du moins la morale de l'histoire n'a-t-elle pas changé : « Ainsi Èkva Pyris anéantit-il féroce et cruellement le preux d'une

⁶² Depuis le statut colonial de la Sibérie théorisé par Iadrintsev et Potanine dans le second XIX^e siècle, il existe des mouvances indépendantistes et autonomistes les plus diverses. Souvent nié, moqué ou réduit à des manoeuvres de l'étranger, l'indépendantisme sibérien apparaît parfois au détour d'un discours officiel, comme dans cette déclaration de Dmitri Medvedev, alors premier-ministre, devant les membres de son parti, le 17 mai 2013, condamnant le développement des marques locales, « susceptible d'aboutir au séparatisme régional que nous avons combattu ces treize dernières années » (voir https://iprime.ru/state_regulation/20130518/763482922.html). Cette crainte s'est aussi étendue à l'initiative de quelques enthousiastes, dont le philologue de Tomsk, Iaroslav Zolotariov, au printemps 2005, qui a établi un dictionnaire de sibérien, fondé à la fois sur le dialecte des vieux habitants de Tomsk et la langue des anciennes chroniques sibériennes. La page a été supprimée sous les pressions russes, puis en 2008, le blog de Iaroslav Zolotariov a dû fermer, avant que les activités de ces linguistes ne soient interdites par les autorités, dans les années 2010, sous peine de poursuites judiciaires.

⁶³ Perevalova, 1935, p. 59-62, Černecov, 1997 (*Zemljanoj bratec*), p. 101-104.

autre terre. Grande fut la liesse des gens : à présent, la vie serait belle. Èkva Pyris et sa grand-mère s'installèrent parmi eux. Maintenant, ils vivent heureux »⁶⁴.

Comme l'a montré le succinct état des lieux établi dans le présent article, les langues autochtones minoritaires se heurtent à des difficultés d'ordre tant externe – la pression continue sur les îlots linguistiques du développement économique en Ougrie et à Iamal⁶⁵, le nombre insuffisant d'heures de cours dans le système éducatif public et l'appel du milieu urbain – qu'interne – l'absence, pour le khanty, d'un alphabet unifié et la démotivation, voire le refus des parents, d'inscrire leurs enfants à des cours optionnels de khanty.

La « mise en valeur » stratégique de l'Arctique et les effets du changement climatique constituent désormais autant de nouveaux défis. Le nénètse des toundras qui est, à n'en pas douter, des trois langues, celle qui se maintient le mieux – en partie grâce au renne et au mode de vie nomade⁶⁶ – pourrait alors se voir concurrencé sur son propre terrain par le russe. Déjà, deux jeunes scientifiques de Saint-Petersbourg, l'anthropologue Alexandra Teriokhina et l'archéologue Alexandre Volkovitskiï, ont organisé, en 2015-2016, une expédition ethnographique pour suivre le cycle entier de nomadisation de familles nomades depuis les *raïon* méridionaux jusqu'à la mer de Kara et « se plonger dans la vie des nomades du xxi^e siècle ». En fait, alors que les enfants vivent en nénètse jusqu'à leur scolarisation vers 6-7 ans, les deux visiteurs ont organisé un jardin d'enfant nomade pour les six enfants de la famille Sèrotetto et autres familles-hôtes... en introduisant le russe.

Ce même hiver, je menais une enquête de terrain dans le Taïmyr. À Doudinka, une institutrice m'a demandé de passer dans sa classe pour parler aux enfants nénètses : elle déplorait que quelques mois après leur arrivée en ville pour leur première rentrée, beaucoup devenaient mal à l'aise avec leur propre langue. Entendre un *луца* (non autochtone) extérieur leur parler en nénètse pourrait peut-être les faire réfléchir. Après mon intervention, l'institutrice a précisé aux élèves que même si je parlais nénètse, j'étais pourtant venu de loin, j'étais un étranger. Dans la classe, une question a aussitôt fusé en russe : *А он шпион?* (C'est un espion alors ?). L'institutrice avait raison : l'adaptation des enfants de la toundra au monde russe était rapide, en effet.

FIGURE 9

La classe des enfants de la toundra, Doudinka, 2015.

© D. Samson Normand de Chambourg.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 104.

⁶⁵ En 2013 notamment, une loi fédérale a modifié le statut des territoires naturels à usage traditionnel où vivent les *традиционные* : de « territoires naturels spécialement protégés », ils sont devenus de simples « territoires spécialement protégés », un statut qui permet l'attribution de lots pour des secteurs d'activité comme l'industrie et les infrastructures afférentes.

⁶⁶ Par ailleurs, le nénètse des toundras fait même l'objet de cours en ligne depuis Saint-Petersbourg, grâce au club linguistique *Bada* (mot, parole) fondé à Saint-Petersbourg par l'anthropologue Alexandra Teriokhina, avec la collaboration d'étudiants nénètses venus étudier à Saint-Petersbourg et de la représentation du district autonome Iamalo-Nénètse dans cette même ville. Grâce à divers projets, le club veut familiariser les jeunes et les autres avec le nénètse des toundras. Dans ce cadre, une traduction de la bande-dessinée *Kung Fu Panda* (2017) a été mise en ligne sur les réseaux sociaux et une dizaine de vidéos thématiques sur Youtube.

Enfin, ces dernières décennies ont permis à des locuteurs autochtones de ne pas seulement parler, mais aussi de s'investir, comme ils ne l'auraient peut-être pas fait en d'autres circonstances, dans la vie de leur langue. Nombre d'entre eux entretiennent encore une relation affective avec leur langue, à l'instar de D. O. (1979), Khanty du Kazym, dont j'ai voulu citer les propos dans sa propre langue :

Ханты йасэу! Муй ма луплэм? Щит аукем-ацсем йасэу, ма рөт йасэсем. Ууэл пүниэм йасусем. Ауканкем манем моңыц моңыцэм йасэу на ар арийэм йасэу. Ханты йасэуэн ма рөтналам пила пүтэртлэм. Ин ма ханты йасэуэн ханшлэм, ханты йасусем вөнэлтэлэм. Ханты йасэуа һаврэмэт вөнэлтэллам на лйухалэм ханты йасуэв йэллэ ат мәнэл, нэмхонты нэмэлт хуйат а лупэл: щи йасэу хонты йисэн вөс⁶⁷.

« Le khanty ! Ce qu'il signifie pour moi ? C'est la langue de mes parents, ma langue maternelle. La langue de mes premiers mots. La langue des contes et des chants de ma grand-mère. Je parle khanty avec les miens et mes proches. À présent, je l'écris, je l'étudie. Je l'enseigne aux enfants pour que personne ne dise un jour : « C'est une langue qu'on parlait au siècle dernier ». »

La Russie, elle, joue sur d'autres sentiments. À défaut de prévoir d'introduire un enseignement bilingue – au moins dans les villages des districts autonomes –, l'État a préféré fédérer les esprits autour d'une nouvelle idée en 2020, « année de la mémoire et de la gloire » : que ses citoyens traduisent et chantent en ligne le célèbre *День победы* (« Jour de la Victoire ») dans toutes les langues de la Fédération – y compris celles menacées de disparition des peuples autochtones minoritaires du Nord, de la Sibérie et de l'Extrême-Orient – et ornent leurs fenêtres des symboles de la victoire et de slogans dans ces langues ⁶⁸. Ainsi le 9 mai, pourrait-il devenir le symbole non seulement de la victoire lors de la Grande guerre Patriotique, mais aussi de la « victoire » des langues ? Mais est-ce vraiment une nouvelle idée ou aller « de l'avant vers un sombre passé » ⁶⁹ ? Dans la défunte Union soviétique déjà, les Nénètes chantaient en nénètse *À l'approche du jour de la Victoire* ⁷⁰.

Épilogue

⁶⁷ Entretien avec D. O., 2018.

⁶⁸ Dans le IANAO, pour le khanty, l'institutrice à la retraite V. B. a traduit et interprété *Le jour de la Victoire* dans le dialecte de Šuryškar et la journaliste Ioulia Nakova, dans le parler du Sob. Pour le nénètse, deux villageoises de Tazovskii, H. K. et P. A., ont adapté la chanson. Dans le XMAO, Svetlana Dinislamova l'a traduite, choisissant de laisser le mot *Pobeda*, parce qu'ainsi « la chanson sonne plus patriotique » que le mot mansi *Noh patum*. En tout, l'Association des peuples autochtones minoritaires du Nord, de la Sibérie et présidée désormais par le Nénètse Grigorii Ledkov, député Russie unie, a rassemblé une traduction dans vingt langues et dialectes (voir <https://диктантпобеды.рф/song>).

⁶⁹ *Вперёд в тёмное прошлое* est l'un des slogans de la 9^e *monstratsia* de Novossibirsk en 2013 : voir Samson Normand de Chambourg, [à paraître], « It is not the eggs that beautify man, but man who beautifies the eggs » in *Russian orthodox activism versus Siberian resistance*.

⁷⁰ Kuprianova, 1960, p. 274-276.

Certes, en ce mois de mai 2020, les fenêtres du district autonome nénètse ont affiché un slogan patriote. Les voitures aussi et même les masques contre le coronavirus. Mais un slogan en russe, pour être bien compris du Kremlin : *Я/Мы против объединения Архангельской области и НАО* (Moi/Nous, contre l'union de la région d'Arkhanguelsk et du district autonome nénètse). Les pétitions sur les réseaux sociaux, les piquets et les rassemblements nocturnes sur la place Lénine pour entonner l'hymne du district autonome se sont succédé, jusqu'au coup d'éclat : le premier juillet 2020, le district autonome Nénètse a voté à 55 % contre la révision constitutionnelle voulue par le pouvoir russe.

Parmi les raisons de ce vote protestataire, unique dans le pays, les habitants ont argué de leur volonté de protéger leur autonomie face au projet de rattachement à la région voisine d'Arkhanguelsk, mais aussi de défendre, comme l'exprime la Nénètse V. A. (1959), leur identité : « Qui fera attention à nous demain ? Je crains qu'en cas de rattachement du district Nénètse à une autre région, personne ne prenne soin de notre langue ou de nos traditions et nos villages de la toundra seront oubliés »⁷¹.

À l'évidence, au-delà de leur forme, au-delà des décennies, les tensions linguistiques révèlent le plus souvent d'autres tensions, du côté de la Russie comme du côté des communautés autochtones, mais que l'on tait.

Parole autochtone

L'histoire de la Russie en matière de nationalités n'est pas simple. En accord avec Melville qui avait noté chez ses contemporains « la passion des noms, car connaître un grand nombre de noms permet de faire croire qu'on connaît un grand nombre de choses », l'hommage discret aux femmes et aux hommes pour qui « les rivières sont des chemins qui marchent » (Pascal, *Pensées*) passera donc essentiellement par ces remerciements anonymes.

Bibliographie

Aref'ev Aleksandr Арефьев Александр, 2019, *Социология языка. Языки коренных малочисленных народов Севера, Сибири и Дальнего Востока* [La sociologie de la langue : les langues des peuples autochtones minoritaires du Nord, de la Sibérie et de l'Extrême-Orient], Юрайт [Yurayt], серия «Актуальные монографии», Центр социального прогнозирования и маркетинга [série « Monographies actuelles », Centre de prévision sociale et de marketing], Москва [Moscou], 488 p.

Boclé-Reznikoff Milena, 2017, *Enjeux identitaires d'une périphérie allogène de la fédération de Russie : étude des modèles khanty et bouriate*, Mémoire de M2 non publié, université de Paris 8 – Institut français de Géopolitique, 148 p.

Boclé-Reznikoff Milena, 2018, *Les Aïnous, entre Extrême-Orient russe et Japon : le peuple qui ne voulait pas disparaître*, Mémoire de M2 non publié, Inalco, 96 p.

Bogoraz, Waldemar, 1909, *The Chuckchee - Social Organization, The Jesup North Pacific Expedition. Memoirs of the American Museum of National History, Part III*, p. 537-733.

⁷¹ Inosmi, <https://inosmi.ru/social/20200709/247730261.html> (consulté le 10/07/2020).

- Czaplicka Maria Antonina, 1914, *Aboriginal Siberia*, Clarendon Press, Oxford, 374 p.
- Černecov Valerij Чернецов Валерий (dir.), 1935, *Вогулские сказки* [Contes vogouls], préface de V.G. Bogoras-Tan, Гослитиздат [Éditions littéraires d'État], Ленинград [Leningrad], 141 p.
- Černecov Valerij Чернецов Валерий (réd.), 1997, *Земляной братец* [Le frère qui fait de la terre sa maison], Изд.-во Томского университета – Средне-Уральское книж. изд. [Presses de l'université de Tomsk – Éditions de l'Oural médian], Томск-Екатеринбург [Tomsk-Ekaterinbourg], 136 p.
- Earley P. Christopher & Ang Soon, 2003, *Cultural Intelligence: Individual Interactions Across Cultures*, Stanford University Press, Stanford, 400 p.
- Funk Dmitrij Функ Дмитрий & Novikova Natal'ja Новикова Наталья (dir.), 2012, *Север и северяне. Современное положение коренных малочисленных народов Севера, Сибири и Дальнего Востока* [Le Nord et ses habitants : la situation actuelle des peuples autochtones minoritaires du Nord, de la Sibérie et de l'Extrême-Orient russe], Издание ИЭА РАН [Édition de l'institut d'ethnologie et d'anthropologie de l'Académie des sciences], Москва [Moscou], 204 p.
- Gide André, 1972, *Les nourritures terrestres* suivi de *Les nouvelles nourritures*, Gallimard (coll. « Folio »), Paris, 256 p.
- Gobard Henri, 1992, *L'aliénation linguistique, analyse tétraglossique*, Flammarion, Paris, 298 p.
- Kerezi Ágnes, 2010, « Этнографическая деятельность Антала Регулы » [L'activité ethnographique d'Antal Reguly] in *Сибирский сборник – 2: к юбилею Евгении Алексеевны Алесеевны* [Recueil sibérien 2 pour le jubilé d'Evgenija Alekseevna Alekseenko], Кунсткамера [Kunstkamera], Санкт-Петербург [Saint-Pétersbourg], p. 268-294.
- Krejdun Georgij (protoierej) Крейдун Георгий (протоерей), 2008, *Алтайская духовная миссия в 1830-1919 годы: структура и деятельность* [La Mission spirituelle de l'Altaï (1830-1919) : structure et activités], Litagent «PSTGU», Москва [Moscou], p. 29-30.
- Kuprijanova Zinaïda, 1960, *Ненецкий фольклор* [Le folklore nénétsé], Учпедгиз, Ленинград [Leningrad], 93 p.
- Lambert Jean-Luc, 2009, « Quand le dieu céleste envoie son enfant-ours aux hommes : Essai sur les interactions religieuses chez les Ougriens de l'Ob (XVIII^e-début XX^e siècles) » in Le Breton David, 2016, *L'interactionnisme symbolique*, Puf (coll. Quadrige Manuels), Paris, 256 p.
- Lambert Jean-Luc, 2015, « Comment les peuples sibériens ont-ils pensé la conversion à l'orthodoxie ? » in Lesourd Françoise (éd.), *Les mutations religieuses en Russie. Conversions et sécularisation, Slavica Occitania*, Université de slavistique de Toulouse, Toulouse, vol. 41, p. 63-87.
- Ljarskaja Elena Лярская Елена, 2006, « “У них же всё не как у людей”: некоторые стереотипные представления педагогов Ямало-ненецкого округа о тундровиках » [« Ils ne sont pas tout à fait humains » : de quelques stéréotypes des enseignants du district Iamalo-Nénétsé à propos des nomades de la toundra], in *Антропологический Форум*, n° 5, Кунсткамера РАН [Kunstkamera, Académie des sciences de Russie], Санкт-Петербург [Saint-Pétersbourg], p. 242-258.
- Mandelstam Balzer Marjorie, 2015, « Local legacies of the GULag in Siberia: anthropological reflections » in *Focaal – Journal of Global and Historical Anthropology*. E. P. Thompson and the anthropology of twenty-first-century capitalism, Kathleen M. Millar (Guest Editor), n° 73, Berghahn Books, New-York – Oxford, p. 99-113, DOI : 10.3167/fcl.2015.730108.
- Moldanova Tat'jana Молданова Татьяна, 2010, *Пелимский Торум – устроитель медвежьих игр* [Le dieu du Pelym, initiateur des Jeux de l'Ours], Полиграфист [Le polygraphe], Ханты-Мансийск [Khanty-Mansijsk], 224 p.
- Perevalova Elena Перевалова Елена, 2016, « Ostjako-Vogul'skie mjateži 1930-x : byli i mify » [Les rébellions ostiak et vogoul des années 1930 : histoires vraies et mythes] in *Ежегодник финно-угорских исследований* [Annuaire des recherches finno-ougriennes], tome 10 (n° 1), Удмуртский Государственный Университет [université d'État d'Oudmourtie], Ижевск [Iževsk], p. 131-146.
- Recensement de la population russe de 1926* [Всесоюзная перепись населения 1926 года], 1929, tome 9: РСФСР. Народность. Родной язык. Возраст. Грамотность [RSFSR. Nationalité. Langue maternelle. Âge. Niveau d'étude], ЦСУ [Direction centrale des statistiques], Москва [Moscou].

- Ruttkay-Miklián Eszter, 2013, « La situation du khanty au début du xxi^e siècle. Données et réflexions de près et de loin » in *Études finno-ougriennes*, n° 45, DOI : 10.4000/efo.1995
- Samson normand de chambourg Dominique, 2007-2008, « La guerre perdue des Khantes et des Nénètes des forêts (la soviétisation dans le district Ostjako-Vogul'sk, 1930-1938) » in *Études mongoles et sibériennes. Une Russie plurielle. Confins et profondeurs*, n° 38-39, Centre d'Études mongoles & sibériennes – École pratique des hautes études, Paris, p. 119-195.
- Samson normand de chambourg Dominique, 2011, « From Good Fortune to Khanty Identity: the Bear Games » in Glowczewski Barbara & Henry Rosita (dir), *The Challenge of Indigenous Peoples*, Bardwell Press, Oxford, p. 223-243.
- Samson normand de chambourg Dominique, 2014, « L'intelligentsia autochtone de l'Arctique sibérien au début du xxi^e siècle : entre valorisation de la mémoire et quête d'innovation » in Meunier Olivier (dir.), *Actes du colloque international Cultures, éducation, identités (20-21 mai)*, Arras, Presses universitaires d'Artois (coll. « Savoir et Éducation »), Artois Presses Universités – Éducation et formation, Arras, p. 257-266.
- Samson normand de chambourg Dominique, 2019a « “We Are Not Dead Souls”: The Good Petroleum Fairies and the Spirits of the Taiga in the Siberian Arctic » in Laruelle Marlène (éd.), *Sibirica*, vol. 18, n° 3, Berghahn Journals, New York – Oxford, p. 109-150, DOI: 10.3167/sib.2019.180306.
- Samson normand de chambourg Dominique, 2019b, « Слово, как путь к самому себе » [La parole, comme chemin vers soi] in *Шесталовские Чтения: материалы научной конференции с международным участием* [Les conférences Chestalov : actes du colloque international], АО «Издательский дом «Новости Югры» [Maison d'édition « Nouvelles de Iougra »], Ханты-Мансийск [Khanty-Mansiïsk], p. 58-69.
- Savelli Dany (dir.), 2009, *Slavica Occitania. La religion de l'Autre : réactions et interactions entre religions dans le monde russe*, n°29, université de slavistique de Toulouse, Toulouse.
- Savelli Dany, 2015, « Comment les peuples sibériens ont-ils pensé la conversion à l'orthodoxie ? » in Lesourd Françoise (dir.), *Slavica Occitania : Les mutations religieuses en Russie. Conversions et sécularisation*, université de slavistique de Toulouse, Toulouse, n°41, p. 63-87.
- Schröder Ina, 2012, « Ethnic Summer Camps for Children and Youth in the Khanty-Mansi Autonomous – Iugra » in *Sibirica*, volume 11, n° 1, Berghahn Journals, New-York – Oxford, p. 43-69, DOI : 10.3167/sib.2012.110102.
- Slinkina Tat'jana Слинкина Татьяна, 2013, *Мансийские « песни о судьбе » (« личные песни») в записи Артурки Каннисто 1901–1906 гг.* [Les chants mansis du destin ou chants personnels dans les notes d'Arturi Kannisto, 1901- 1906], ООО «Pečatnyj mir g. Xanty-Mansijsk» [Le monde de l'imprimerie, ville de Khanty-Mansiïsk], Ханты-Мансийск [Khanty-Mansiïsk], 110 p.
- Tiprez Annah, 2017, *Le Silencieux d'Anna Nerkaui : traduction commentée*, Mémoire de M1 non publié, Inalco, Paris, 72 p.
- Vaxtin Nikolaj Вахтин Николай, 2011, « От “Дикости” к “Другому”: к эволюции образа Сибири и Севера в русском языке » [De la « sauvagerie » à l'« Altérité » : à propos de l'évolution de l'image de la Sibérie et du Nord dans la langue russe] in *Studia Russica Helsingiensia et Tartuensia XII. Мифология культурного пространства. К 80-летию Сергея Геннадиевича Исакова* [Studia Russica Helsingiensia et Tartuensia XII. La mythologie de l'espace culturel. Hommage au quatre-vingtième anniversaire du professeur Sergueï Guennadievitch Isakov], Tartu Ülikooli Kirjastus [Presses universitaires de Tartu], Tartu, p. 203-216.
- Vaxtin Nikolaj Вахтин Николай, 2016, *Языки Сибири и Севера: материалы к учебнику* [Les langues de la Sibérie et du Nord : matériaux pour un manuel], Nestor-istorija [Nestor histoire], Sankt-Peterburg [Saint-Pétersbourg], 48 p.
- Viaut Alain & Moskvitcheva Svetlana (dir.), 2014, *La catégorisation des langues minoritaires en Russie et dans l'Espace post-soviétique*, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, Pessac, 404 p.
- Ulturgasheva Ol'ga, 2017, « Ghosts of the Gulag in the Eveny world of the Dead » in *The Polar Journal*, vol. 7, n° 1, p. 26-45, Routledge, DOI : 10.1080/2154896X.2017.1329256.

Xelimskij Evgenij Хелимский Евгений, 2000, « К оценке современной языковой ситуации в России с точки зрения лингвоэкологии » [À propos d'une évaluation de la situation linguistique contemporaine en Russie du point de vue de l'écologie linguistique] in *Res linguistica. Sbornik statej k 60 letiju profesora V. P. Neroznaka* [Res linguistica. Recueil d'articles en l'honneur du soixantième anniversaire du professeur V.P. Neroznak], Академия [Akademija], Москва [Moscou], p. 238-248.

Zwartjes Otto & Hovdhaugen Even (dir.), 2004, *Missionary Linguistics / Lingüística misionera*, vol. 106, John Benjamins (coll. "Studies in the History of the Language Sciences"), Amsterdam/Philadelphia, 288 p.

Filmographie

Erdélyi Péter (réal.), 2004, *Mezítaláb Szibériában* [Pieds nus à travers la Sibérie], Eastern Media, couleur, (47 min.).

Lapsui Anastasia & Lehmuskallio Markku (réal.), 2009, *Neko, dernière de la lignée*, Finlande, couleur (83 min.).